

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

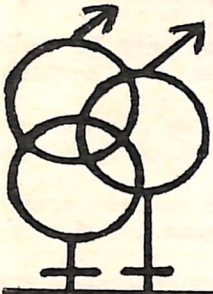
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



l'antinorm

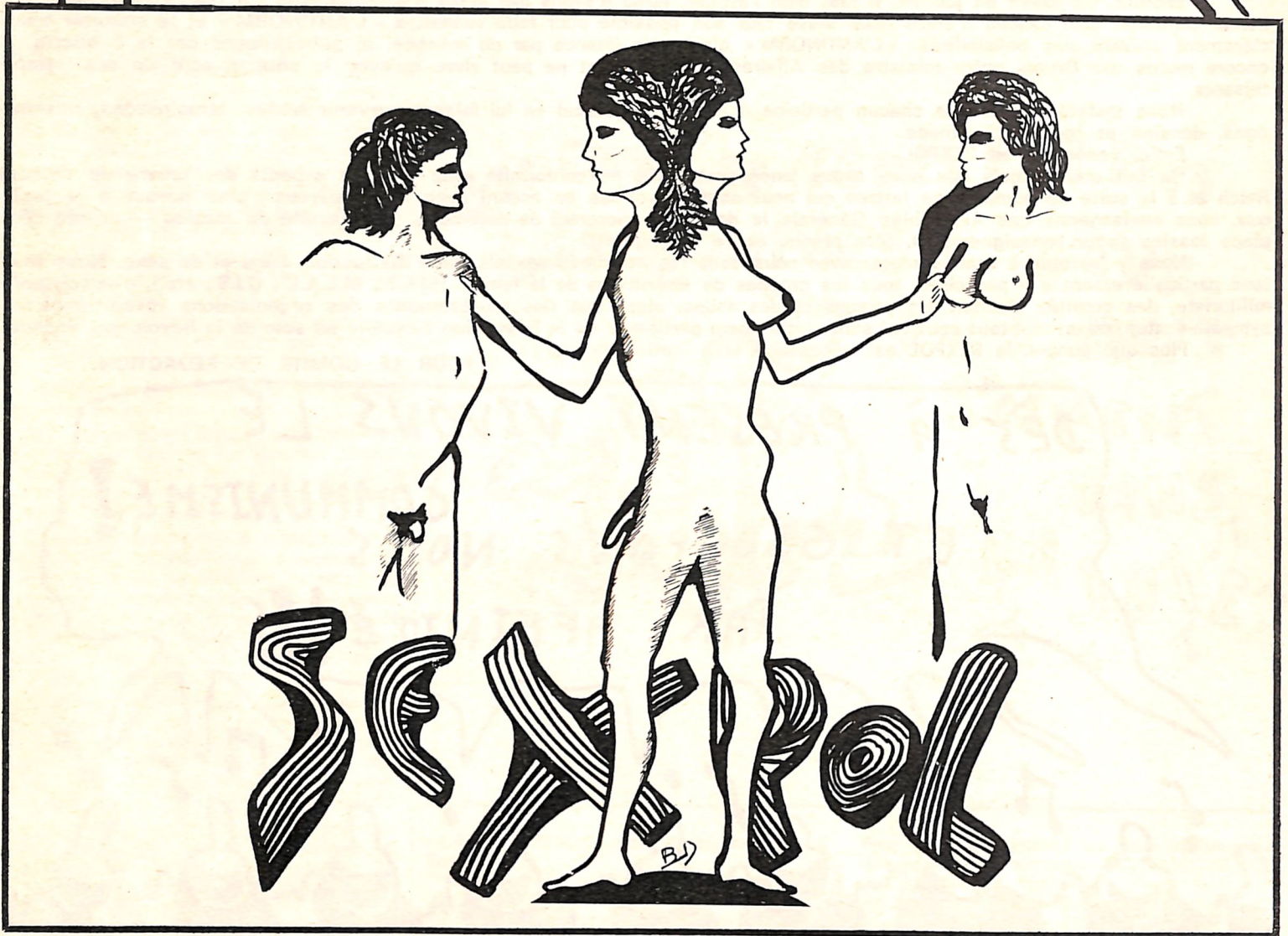
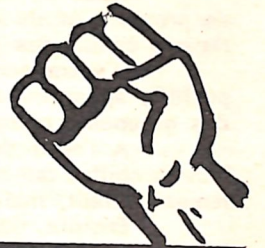
Journal révolutionnaire et sexuel



N° 5

2 F,50

Nov - Déc 73



SOMMAIRE : 20 pages

- Editorial
- Nouvelles militantes
- Lettre ouverte aux parents
- Spéciale femmes
- Psychiatrie et anti-psychiatrie
- Document psychiatrique par les internés
- Larzac
- Lip

Photos inédites

- M.L.A.C.
- Pensées phantasmatiques
- La sexualité n'est pas politique ?
- L'homosexualité à la Télé ?
- Critique Ciné - Théâtre
- Chili (Photos)
- FUORI : Mon existence est Révolution

EDITORIAL

par Guy MAES

Un an déjà d'existence, voici notre n° 5 ! C'est pour nous en même temps un succès, un encouragement et surtout une victoire, mais pour y arriver, que de dures batailles il nous a fallu livrer.

D'abord, la création du journal, qui a demandé des mois et des mois de discussions et de recherches et au cours desquelles, devant les difficultés nouvelles qui se présentaient, bien des fois, nous étions sur le point de renoncer. Faute d'argent et aussi, à cause des problèmes juridiques.

Les deux premiers numéros sortirent péniblement. Ils étaient faits par une équipe désunie, non politiquement engagée pour la Révolution Sociale et à laquelle, les filles reprochaient une phallocratie excessive. Il en résulta une scission qui aboutit au Comité de Rédaction actuel. « L'ANTINORM » devient ainsi un organe de combat pour la Révolution Sexuelle dans le Socialisme et son complément — les comités SEXPOL, dont les principes sont développés dans les n°s 3 et 4 ainsi que dans la brochure théorique « SEXPOL ».

Maintenant, le Comité de Rédaction est composé de filles et de garçons solidement liés, unis amicalement et surtout politiquement dans une décision commune de faire avancer et progresser le journal.

Nous avons entrepris de faire plus ample connaissance avec nos camarades, lecteurs et sympathisants de Paris, de province et de l'étranger, grâce à nos déplacements et des échanges de lettres ainsi que des réunions, à la demande de nos camarades provinciaux (à condition qu'ils aient un local à mettre à notre disposition).

D'autre part, nous avons renforcé nos relations avec les groupes et organisations révolutionnaires, qui ont pris une position apparemment plus ouverte sur les problèmes sexuels (nous en traiterons dans un prochain article), ainsi qu'avec des groupes « marginaux » dont certains collaborent avec nous.

A l'actif du journal, signalons qu'en quatre numéros, nous avons doublé nos ventes, mais que nous sommes encore loin du chiffre qui nous permettrait, sinon de faire quelques bénéfices pour pouvoir acheter le matériel qui nous fait si cruellement défaut, mais surtout, de devenir mensuel.

Ensuite, au passif du journal, il faut bien l'avouer, nous n'avons pas assez d'abonnements : il faudra en gagner une bonne centaine. Que chacun d'entre nous fasse tout son possible pour faire connaître « L'ANTINORM » et le soutenir financièrement suivant ses possibilités. « L'ANTINORM » n'est pas financé par un mécène, ni subventionné par la publicité, ni encore moins par Druon, notre ministre des Affaires culturelles, et ne peut vivre qu'avec le soutien actif de ses sympathisants.

Nous insistons pour que chacun participe à la vie du journal en lui faisant parvenir textes, témoignages, informations, dessins et bandes dessinées.

Enfin, venons-en au SEXPOL.

Ça fait quatre mois que nous avons lancé cette idée en conformité avec certains aspects de l'œuvre de Wilhem Reich et à la suite de nombreuses lettres qui nous sont parvenues en accord avec nos analyses ; pour passer à la pratique, nous envisageons une Assemblée Générale le deuxième mercredi de décembre, à la Faculté de Jussieu — entrée côté place Jussieu (pour renseignements, plus précis, écrire au journal).

Nous y invitons à venir discuter avec nous, tous les opprimés sexuels, sans distinction d'âge et de sexe. Nous invitons particulièrement à y participer, tous les groupes de libérations de la femme (M.L.F., M.L.A.C., G.I.S., etc.), d'action antimilitariste, des comités d'action des prisons et des asiles, ainsi que des représentants des organisations révolutionnaires sympathisantes, en un mot tous ceux qui sont sincèrement partisans de la Révolution Sexuelle au sein de la Révolution Sociale.

Plus que jamais, le SEXPOL est nécessaire et à l'ordre du jour !

POUR LE COMITE DE REDACTION.

DÈS À PRÉSENT, VIVONS LE
COMMUNISME!
ET GROUPONS NOUS
PAR AFFINITÉ!!!



Pérégrinations militantes

Je suis allé en province pour rencontrer des camarades du Sexpol. Que ce soit à Dijon ou à Nancy, c'est vraiment la léthargie complète. Par contre, tout le monde était d'accord au sujet de la mort du FHAR et de son remplacement par le Sexpol. Surtout pour ceux qui étaient au courant des AG bordéliques des Beaux Arts et du scandale permanent des « Gazolines » dans les manifestations et les discussions. Un courant d'opinions se dessine pour que nous allions faire une fois par trimestre des réunions dans chaque région. Ce résultat serait possible si nos lecteurs pouvaient nous trouver un lieu de réunion.

Il serait bon que les membres d'organisations révolutionnaires (Rouge, MLAC, MLF, etc.) acceptent de participer au Sexpol. Il faut combattre le laisser-aller, la lassitude possible par des projets d'action concrète.

(...)

Pour voyager, il me fallait travailler pour survivre. Alors, j'ai décidé de faire les vendanges. Je suis donc allé en Côte d'Or et en Alsace. Bien sûr dans ma quête, je cotoyais des gars et des filles très divers et nous avions des discussions, le soir après le boulot. Mais dès que l'on venait à parler de la sexualité, les contradictions commençaient et les excuses plus ou moins brutales, plus ou moins conditionnées par la formation éducative passée. Ainsi, les gros bras et les Jules criaient à qui mieux-mieux : « Moi, je ne suis pas PD, si j'en rencontre un, je lui casse la gueule... »

Au sujet de la masturbation : « Je ne le fais plus à mon âge, c'était bon quand j'avais 15 ans. »

Au sujet des filles : « Moi, je vais draguer ce soir, je vais m'en payer une, les filles ne sont bonnes qu'à baiser. »

Quand on entend ça, on a envie de gueuler un bon coup.

Je pensais qu'en Alsace, tout irait mieux. En effet, les filles et les garçons dormaient séparés, deux par lit. Tout était apparemment réuni pour aider les gars à faire de bonnes petites choses entre eux.

Extérieurement, je jouais publiquement le jeu stupide. Si l'un d'eux provoquait en disant : « On va se mélanger ce soir », je rétorquais aussitôt, comme il se doit, dans le jeu : « Ça va pas, je ne suis pas de la pédale. » Parfois, quand le garçon était beau et grand, très viril, c'était dur, mais il le fallait pour ma sécurité.

Chers camarades, durant cette année 73-74, j'espère aller dans de nombreuses villes de province et je serai heureux de discuter avec vous. Surtout, si pour m'éviter des frais, vous pouvez m'héberger. (Si vous avez des adresses, écrivez-moi au journal.)

J'en profite pour m'excuser auprès de ceux à qui j'avais annoncé mon passage en septembre et que je n'ai pu visiter. Ce sera pour très bientôt. Camarades, unissez-vous, créez partout des Comités Sexpol. Vous vivrez plus librement et connaîtrez la chaleur des décisions prises en commun, de l'amitié.

Que ceux qui peuvent aider le journal, le fassent. Nous avons besoin de vous tous. Vos abonnements, vos articles, photos, dessins et autres dons personnels permettront à l'Antinorm de vivre et de grandir.

Mes chers poulets, à très bientôt, je vous embrasse.

Alain SCHAEFFER,

« Envoyée spéciale en province ».

NOUVELLES INTERNATIONALES

ITALIE

Les 13 et 14 octobre 1973, le Front Unitaire Homosexuel Révolutionnaire Italien (FUORI) a organisé à Rome le 1^{er} Congrès international de Contre-Information sur la sexualité.

BELGIQUE

Un camarade de Bruxelles nous informe que le Père Oraison a donné le 23 octobre 1973 une conférence sur l'homosexualité en la grande salle du collège (Jésuite !) Saint-Michel. Parlant des homosexuels français, le bon père a stigmatisé « une catégorie qui a fait beaucoup parler d'elle ces deux ou trois dernières années, un peu moins ces derniers temps, composées de paranoïaques déséquilibrés et profondément angoissés, qui vont jusqu'à prétendre que l'homosexualité est une forme supérieure de la sexualité. »

Etre à la fois « libéral », confusionniste et réactionnaire, quelle performance ! Le Père Oraison considère qu'il faut être « angoissé » pour oser revendiquer l'homosexualité... L'image qu'il donne du FHAR est si fantaisiste qu'on pourrait le croire lui-même mythomane et paranoïaque. NON ?

SUISSE

Comme nous l'avons annoncé dans le numéro 4, il s'est constitué à Genève un groupe FHAR-SEXPOL.

Tout contact : B.P. 336 12 01, Genève (Suisse).

L'Antinorm est diffusé chez Mme B. Minquet, Tabac du Boulevard, 13, Bd Georges-Favon, Genève.

CANADA

Sur proposition d'un groupe canadien, des contacts ont été inaugurés (échange de presse et envoi massif de canards).



« L'ANTINORM », Journal Révolutionnaire et Sexuel.

Directeur de la publication et Gérant : Guy MAES.

Premiers rédacteurs : Anne-Marie Fauret et Bernard Delobelle.

Rédacteurs : Gérard Barabasse, Jean-Louis Blanchard, Frédérique, Eric Michel, Alain Schaeffer, Daniel « De Wagram », Alain Denys, Jean-Claude Colin, Gaël « Le Breton », Yves Jacquemard, Martin Franck, Patrick « La Normailienne ».

Dessins : Bernard Delobelle, une copine M.L.F., Alain (lycéen), Patrick « La Normailienne ».

Photos : Jean-Claude Colin.

Pour écrire au journal ou pour lui envoyer des sous : l'« Antinorm », Guy Maës, 17, rue du Laos, 75015 Paris.

Abonnement : 18 F pour 6 numéros

Abonnement de soutien : 25 F, 50 F et 100 F. Merci !

Il reste encore des numéros : 1, 2, 3 et 4, prenez-en commande et diffusez-les auprès de vos amis (2,50 F les 2 premiers numéros et 2 F les suivants. Ne pas oublier 1 F de frais d'envoi par expédition.)

Il y a de l'existence de l'« Antinorm » !

Commission paritaire : 53336

Dépôt légal : 4^e trimestre 1973

Imprimerie : IM.PO, 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

LETTRE OUVERTE AUX PARENTS

Nous, lesbiennes, nous ne sommes pas des étrangères tombées de la planète Mars, non... désolées!... Nous sommes VOS filles, nées de la fécondation de vos ovules par vos spermatozoïdes. Avant même de combler vos désirs « m'partenels » nous avons crispé vos muscles et affolé votre cœur. Souvenez-vous : durant la grossesse, le futur père aime poser son oreille sur le ventre arrondi et tressaillant. Alors, il ferme les yeux en imaginant un être semblable à lui : à la femme qu'il aime, ou qu'il n'aime pas d'ailleurs, peu importe : la « paternité » est la sauce qui fait passer le merlan-mariage.

A la base, nous avons donc un point commun : la recherche du semblable, vous dans vos enfants, nous dans nos partenaires sexuels. Cependant, celles que nous aimons partagent ou non le désir qui nous anime. Elles acceptent ou refusent un passage à l'acte homosexuel. Alors que vous, dans la plupart des cas, vous ne vous demandez pas si vos enfants ont envie de vous ressembler, de combler vos manques, ni surtout s'ils n'ont pas le droit d'être d'abord ce qu'ils veulent et peuvent être EN DEHORS de vous. En se façonnant eux-mêmes à travers expériences et rencontres, hommes et femmes peuvent en venir au désir de créer un être à leur image, l'enfant, cet autre moi plus beau, plus intelligent, etc. En quoi est légitime cette hypothèque sur un avenir qui ne vous appartient pas ? La procréation apaise en vous une nostalgie quasiment religieuse de l'Eternité, nostalgie qui se marque déjà dans votre conception du mariage, cette union que la mort seule devrait interrompre. Evidemment, il y a toujours la mort. « Mais si des enfants me survivent, je ne serai pas tout à fait mort. » Et puis, vian ! Une lesbienne ! Ce monstre ne VOUS fera pas d'enfant, et quand elle mourra, vous mourrez avec elle. Vous, vos traditions, vos biens de famille...

... Le néant, la pire de vos craintes, celle qui vous faisait autrefois condamner les homosexuels au bûcher des hérétiques. Vous n'aviez d'ailleurs pas tort : dans votre système, ne concevoir l'amour que dans la liberté, c'est encore une hérésie ! Et bien que vos bûchers se soient éteints, nous n'avons pas cessé de vous « trahir », au contraire... Notre présence au grand jour rend vos contradictions plus criantes. Pourquoi ? Vous avez, par exemple, une fille, lesbienne, qui décide d'avoir un enfant hors mariage. Cela ne vous satisfait guère, et vous avez le sentiment qu'elle a trouvé le moyen de se faire plaisir à elle, et non à vous. Impardonnable atteinte à votre égoïsme fondamental, celui qui exige des enfants, les bons, un altruisme sans faille, récompense obligée des soins que vous leur avez donnés. En somme, vous réclamez pour vous précisément ce que vous refusez à vos rejetons. Sans doute parce que vous-mêmes, dans un passé que vous parez de couleurs fades et mensongères, vous avez pâti de la servitude infantile...

Mais les enfants, homosexuels ou non, rêvent impatiemment d'un monde qui n'est pas le vôtre, et vous vous alarmez : un altruisme qui s'exerce hors du cercle familial a un fâcheux relent de libido, n'est-ce pas ? Dans le cas d'une lesbienne, le drame ne tarde guère, puisqu'elle « sévit » très tôt hors de sa famille. Et pour cause ! Souhaiteriez-vous d'ailleurs qu'elle répande son trop plein d'affection sur une sœur ou une cousine ? Il va de soi que cette issue s'offre à nous, consciemment ou non,

mais nous y renonçons vite lorsque nous voyons sœur et cousine se transformer en petites mamans, dont nous guettons les élans de révolte avec plus ou moins de sympathie selon les cas.

— ... Mange bien ta soupe ma chérie, et tu seras belle comme maman.

Et vian ! Un coup de cuillère dans le potage !

— Janine, fais taire la gosse, c'est l'heure des informations !

— Chut, ma chérie, papa écoute des choses sérieuses.

Eh oui ! Papa écoute, papa comprend, papa sait ce que c'est, puisque papa travaille.

— Si on renvoyait tous ces bicots chez eux, il n'y aurait pas de chômeurs.

Cinq minutes après :

— On travaille, nous, au moins. Ces étrangers qui ne fichent rien, ils n'ont pas leur mot à dire. D'abord, chez eux, ils n'auraient même pas les allocations familiales.



Qu'est-ce que c'est, les allocations familiales ? Si je le demande, on ne me répondra pas. Alors, je mange ma soupe. Et ne croyez pas que je pige mieux tout ça en grandissant. Au contraire, avec les années, cela devient de plus en plus compliqué, lorsque je guette les conversations chuchotées de papa-maman. J'aime ça, parce que là, au moins, je rigole. Surtout quand ils parlent de ces bicots, ou des juifs et des nègres.

— Je t'assure, Janine, si on ne fait pas attention, ILS violent les femmes, les enfants, et ILS sont tous pédés !

Qu'est-ce que c'est, les pédés ? Une catégorie de gens qui sont étrangers, qui violent les femmes et qui n'ont pas les allocations familiales. Bref, des gens à fuir. Pourtant, il y a le voisin qui est français. Une ou deux fois par semaine, il s'engueule avec sa femme qui l'envoie chier parce qu'elle ne veut plus de gosse. Ce salaud, il les a, les allocations familiales, et la

prime de naissance tous les ans. En un sens, on peut dire qu'il viole régulièrement quelqu'un : sa femme... Et moi, il n'arrête pas de me coincer dès qu'il en a l'occasion dans le coin des poubelles. Alors, bicots, pédés, français...

Finalement, d'autres mots s'accumulent et je comprends : pédés, gouines, arabes, juifs, nègres... Bref, tout ce qui est différent de vous. Je suis une gouine, pas une putain, comme vous dites, car les putains, vous les « baisez ». Moi, non, et c'est cela aussi que vous ne pardonnerez jamais. Je n'ai d'ailleurs rien à faire de votre pardon et je me foutrai de ce que vous pensez aussi longtemps que vous vous poserez en défenseurs du carcan familial.

Etrangère à vous, à vos institutions, à vos dogmes, je viens peut-être en effet d'une planète Mars qui est en vous. Car moi, dont la monosexualité est transgression, alors que la vôtre est l'image agressive de LA norme, je suis votre révolte et la négation de ce que vous croyez être.

Anne-Marie FAURET.

POÈMES

La frigidité est un mot à bannir
Nos amies rongées
Grattent le sol pour y entrer
Tout brûle autour de nous
Tous les mots sont vains
Et leurs sons débloquent
Nous ne sentons plus nos âmes
Nos esprit et nos corps
Mon corps est à moi
Mais les mythes l'ont glacé
Le corps est beau
Je l'embrasse, je le touche
J'ai un nouveau truc pour mieux le voir
Libre je suis, libre je veux
Poussez les murs !

A CELLE QUE J'AIME

Ton visage donne à mon visage
La couleur du temps présent
La forme de tes gestes
Le sourire de tes dents
Tu ruisselles dans mes cheveux
Tu me confonds à l'infini
Je te soupire, tu me respirez
Tu me donnes le goût de dire JE SUIS.

(Poèmes extraits de
« Poèmes et chansons de femmes »).

FEMINISTES

Permanence tous les jours de 18 heures
à 20 heures
24, Cité de Trévise, métro Cadet
1^{er} étage, porte droite (tél. 824-71-51 ou 50).



Journée des femmes, 11 novembre 1973, de 10 heures à 20 heures, Centre Culturel de Saint-Gilles-les-Bruxelles (Belgique).

Les femmes salariées

Sous le titre « *Les femmes salariées* », la CGT vient de publier (aux « *Editions Sociales* ») le condensé des travaux de la cinquième conférence nationale qu'elle avait organisée sur ce thème au mois de mai dernier. Les femmes représentent actuellement 37 % de la population salariée. Ce livre de poche traite des problèmes de ces femmes — ou plutôt d'une partie de leurs problèmes : rémunération, promotion, emploi, formation professionnelle, conditions de travail, maternité, activité syndicale.

Cent pages d'éloges syndicalistes.

Et puis ? Et puis il y a des femmes qui parlent de leurs expériences de lutte dans différents domaines. C'est intéressant bien que parfois le discours intériorisé de la Centrale empêche une libre expression.

Mais les aspirations des femmes se limitent-elles aux aspects revendicatifs comme veut le faire croire Séguy dans sa préface. (D'ailleurs pourquoi encore un homme qui « *préface* » et donne la « *théorie* » de la pratique des femmes ?)

Séguy confond apparemment vie et action syndicale : « *La femme s'intéresse de plus en plus à la vie et à l'action syndicale.* » N'y a-t-il pas de plus en plus de femmes travailleuses qui refusent la canalisation de leur vie par le syndicat ? Lip est un exemple, Thionville et la Coframaille d'Alsace également.

La vie pour Séguy c'est le travail et il ne souffle pas mot de la nature de ce travail qui dans la société actuelle, reste aliénant, même en gagnant un salaire égal aux hommes.

En parlant de la « *combativité grandissante des femmes salariées* » qui est incontestable, il passe sous silence toutes les luttes de femmes pour accéder au libre choix de leur façon de vivre : avoir un enfant ou pas, organiser des crèches, arriver à une confiance en soi, à un esprit de collectivité, se débarrasser de la tutelle des hommes. On ne nous dira quand même pas que « *l'homme du P.C.* » est un homme qui est libéré de ses tares historiques ! Alors !

Pour Séguy l'émancipation féminine n'est qu'un « *facteur éminemment positif en vue du vaste rassemblement populaire majoritaire pour nous engager sur le chemin d'une société socialiste supérieure* ». Bref, l'émancipation féminine est une nécessité tactique et électorale pour le programme commun. Elle n'est pas, comme le disait Marx, la condition humaine d'une autre société : *Le rapport immédiat, naturel nécessaire de l'homme à l'homme est le rapport de l'homme à la femme*. (Pour Marx, *Manuscrits de 1844*).

Pour Marx « *L'émancipation de l'homme passe par l'émancipation de la femme* ».

Fallait y penser.

**Cette page a été réalisée
avec des textes parus dans
« Libération » du 1^{er}/11/1973**

« Libération », quotidien du matin,
27, rue de Lorraine, Paris-19',
dans lequel vous retrouverez les rédac-
teurs de « L'Antinorm » dans leur chro-
nique hebdomadaire

TROIS FEMMES PORTUGAISES SERONT CONDAMNEES LE REFUS DU PECHE EST CONTAGIEUX

Elles ont écrit :

**« Assez ! Il est temps de crier assez !
et de former bloc avec nos corps »**

Elles sont trois femmes. Leur cri est un cri universel. Il a été entendu par des femmes du monde entier. « Refusons la duperie de l'aide masculine. Nous ne voulons pas accepter ce « cadeau » de Noël avec son bel emballage dissimulant la bombe qui certainement une fois de plus, nous exploserait entre les mains. Si c'est à nous de vouloir, c'est à nous d'exiger. Finissons-en avec les mystifications et les fausses pudeurs, écartons jusqu'au fond toute l'eau où nous nous noyons et nous nous noyons sans jamais respirer. »

Elles pourraient s'appeler Christine, Jenny ou Karin. Elles pourraient vivre aux Etats-Unis, en France ou en Suède. Mais elles ne s'appellent pas ainsi. Elles s'appellent toutes les trois Maria. C'est le nom qu'on donne à toutes les femmes portugaises : nom générique de la plus grande vertu féminine, la pureté. La vertu officialisée d'un pays fasciste, comme le Portugal. La pureté féminine et l'autorité mâle y font office de religion d'Etat. Car si l'ordre moral règne dans les familles, les ordres de Marcello Caetano, successeur de Salazar de torturer et de massacrer des milliers d'habitants du Mozambique et de répondre par la terreur

à tout balbutiement de révolte à l'intérieur du pays, ont toute chance de tomber dans un abîme d'indifférence.

Hitler avait donné l'exemple. En cloisonnant les femmes allemandes dans le fameux triangle : enfants, cuisine, Eglise, il s'assurait aussi de leur passivité sociale, base nécessaire à tout régime autoritaire.

« Au Portugal, la plupart des femmes ne sont pas seulement les esclaves des hommes, mais elles jouent avec allégresse et conviction leur rôle de femme-objet et il n'est pas nécessaire d'être adultère pour être « lapidée », annihilée... Sœurs, combien de Ana ou de Mariana auront besoin d'être ressuscitées ? Et combien encore vivantes et mises à l'épreuve accepteront d'être abêties, rendues faibles et fragiles pour se conformer à la loi, aux convenances, à la croyance et à la religion ?... Qu'est-ce qui nous reste à nous, sinon d'entrer en lutte ? »

Elles pourraient lutter en Suède, aux Etats-Unis ou en France. Elles seraient considérées comme des excitées, des hystériques, des folles. Mais elles luttent au Portugal où on est moins conciliant : une femme qui réclame sa liberté sexuelle, économique et politique, bref la liberté tout court, est considérée comme une putain. Si en plus elle cherche à répandre par l'écriture cette idée — et elle est contagieuse — la répression frappe.

Les trois Maria risquent de payer leur « audace » de 6 mois à 2 ans de prison. De même que des centaines d'écrivains « audacieux » en U.R.S.S., elles seront écartées de la société pour avoir mis sur papier une pensée critique. Pour des régimes totalitaires, c'est intolérable.

Chacune avait déjà écrit de son côté. Isabel Berreno est l'auteur de deux romans, Thérèse Horta, de neuf recueils de poèmes, et d'un livre de fiction. Maria Velho da Costa d'un livre de contes et d'un roman. Ça passait. Leur crime : en 1971, elles se réunissent deux fois par semaine pour écrire ensemble un livre d'essai, de poèmes et de fiction qui s'insurge contre l'ordre sexiste et contre l'ordre tout court, qui règne au Portugal. Le titre « *Les Nouvelles Lettres Portugaises* ». En modèle, elles prennent les « *Lettres de la Religieuse Portugaise* », cette nonne du XVII^e siècle abandonnée par son amant. Leur plume dénonce toute sorte de discrimination de la femme qui au foyer comme au cloître d'autrefois est au service de l'homme.

En avril 1972, un éditeur portugais accepte d'imprimer le livre avec l'argent des trois auteurs. « *Les Nouvelles Lettres Portugaises* » connaissent un tel succès qu'en quelques jours les deux-tiers du tirage sont épuisés. Succès dangereux qui attire vite l'attention des D.G.S., la politique portugaise. L'édition est saisie et interdite. La commission de censure exige un procès de la police judiciaire. Il a lieu aujourd'hui à Lisbonne.

Certes le Portugal n'est pas la France. Mais en France aussi une sacro-sainte, et combien hypocrite morale interdit la libre expression d'une autre moralité. « *Le torchon brûle* », journal du Mouvement pour la Libération des Femmes passe en procès le 26 octobre pour outrage aux bonnes mœurs. Lui aussi.



PSYCHIATRIE ET ANTI-PSYCHIATRIE (II)

A la suite de l'inauguration de «L'ANTINORM» n° 4, d'une tribune consacrée à la psychiatrie et antipsychiatrie, le journal a reçu un abondant courrier. Des individus et des groupes nous ont écrit. Le volume de ces textes, qui tous méritent une publication intégrale étant beaucoup trop important pour tenir dans une page du journal, le Comité de rédaction a décidé de publier à part un supplément au n° 5 de «L'ANTINORM», qui rassemble ces textes.

L'intérêt des textes reçus est tel que tout commentaire me semble inutile. Ils sont par eux-mêmes parfaitement clairs et parfaitement beaux. La preuve est faite que quand les prétendus «malades mentaux» s'engagent dans la critique radicale de la condition qui leur est faite dans notre société aliénée, la prétendue incompréhensibilité de leur parole s'évapore. Ces textes vont droit au cœur des problèmes, et posent, ce que la psychiatrie répressive s'est toujours montrée incapable de faire, les fondements d'une théorie de la maladie mentale : elle est essentiellement une insurrection contre la condition humaine dans cette société. A partir de là une analyse peut se poursuivre. Analyse de l'échec de cette insurrection et de sa chute dans l'angoisse et le repliement sur soi, le suicide, l'obsession ou la maladie corporelle, et par delà du dépassement de cet échec dans une prise de conscience révolutionnaire qui se profile à l'horizon de certains textes.

Devant cette lucidité critique, nous ne pouvons qu'affirmer la solidarité de leur révolte et de la nôtre, et inviter les lecteurs quels qu'ils soient à poursuivre le débat.

LE COMITE DE REDACTION.

DE L'IDEOLOGIE PSYCHIATRIQUE

Dans le numéro précédent, j'ai dit un mot de la pratique psychiatrique quotidienne. Pour compléter cette introduction, et en référence aux textes que nous allons publier dans un supplément qui est annoncé ci-dessus, il convient de dire un mot de l'idéologie psychiatrique.

L'idéologie psychiatrique s'articule sur la pratique qu'elle justifie et sur l'environnement culturel, c'est-à-dire l'idéologie de la classe dominante.

La pratique, c'est l'enfermement du déviant et la tentative de sa remise en circulation dans le système prix-salaire-profit et travail-famille-patrie. L'idéologie à charge de justifier cela au nom de la science (qui est une pseudo-science, nous le verrons plus loin). «Le fou s'enferme lui-même» a écrit un de nos illustres théoriciens. Il faut évidemment comprendre qu'il s'enferme dans la maladie, qui est, nous dit le même petit génie, la perte de la liberté. On voit la merveille du renversement dialectique ! Ce n'est pas la société qui le prive de sa liberté en l'enfermant, c'est lui-même ; et le pouvoir qui le met à l'asile ne fait que matérialiser par des murs de pierre les murs qui préexistent dans l'esprit du sujet, autrement dit, réaliser son désir le plus cher. Dans le même ordre d'idées, les psychanalystes justifient leurs honoraires par un irrésistible désir de payer sa cure qui tenaille le client au point qu'il s'abstiendrait de guérir si par malheur on l'analysait gratis.

Le fou est toujours vu et entendu, comme un être séparé. A une époque où l'homme était un être de raison, il était celui qui avait perdu la raison. Insiste-t-on, sous prétexte de phénoménologie sur la compréhension, il est incompréhensible, met-on en avant la liberté, sous l'influence de l'existentialisme, il devient un malade de la liberté. Quel que soit le système de référence philosophique adopté par nos psychiatres, leurs malades sont toujours hors de l'humanité commune. Il est à remarquer en passant que cette exclusion se manifeste toujours par une perte, de la raison, de la communication, de la liberté, etc. Il y a toujours entre le «normal» et «l'anormal» une hiérarchie. Que quelques grands créateurs, Arthaud, Van Gogh, Wolfgang Pauli, etc., aient été des gibiers de psychiatre ne les gênent aucunement, à l'exception près de quelques psychanalystes.

Cette exclusion, par la maladie, entraîne une exclusion de fait de la société que le discours psychiatrique baptise l'adaptation. Là on en arrive au point où l'idéologie psychiatrique s'articule à l'idéologie sociale en général et à la pratique sociale générale. En effet est adapté qui est capable de gagner sa vie par son travail, de se marier et de fonder une famille, de

n'être point délinquant... en un mot d'être parfaitement conforme au modèle social défini par la culture de la société dans laquelle il vit.

Curieusement personne ne s'est jamais demandé si l'inadapté à la société était adapté à l'hôpital psychiatrique et aux psychiatres qui y règnent. Toujours est-il que le but de la cure est de le réadapter, au travail et à la vie de famille principalement. J'ai même entendu certaine fois un psychiatre se vanter que sa cure avait tant fait merveille que son client avait pu faire son service militaire ! Les concepts clés de la psychiatrie, d'aliénation et d'adaptation n'ont en réalité aucune fonction scientifique, ils ne sont là que pour justifier la pratique, ils sont donc purement idéologiques.

Il en va de même d'à peu près tous les concepts psychiatriques. La société occidentale contemporaine a produit son idéologie à partir d'emprunts à des cultures antérieures plus ou moins survivantes, notamment au judéochristianisme et à l'humanisme, qu'elle a réinterprété dans le cadre du rationalisme bourgeois. On retrouve tout cela dans le discours psychiatrique. Un des sports favoris de cette engence s'appelle la nosologie. En clair cela signifie l'étiquetage et la classification des maladies, et ça a pour modèle les classifications des botanistes. La forme botanique manifeste la prétention à la rationalité de la nosologie, mais cette apparence de rationalité, cette ressemblance à une science cache toute autre chose. Jugeons-en par un exemple, le chapitre de la sexualité.

D'abord nous retrouvons la grande coupure entre le normal et le «pathologique». Il y a une sexualité normale, celle qui a pour objet une personne du sexe opposé du même âge et pour but le coït vaginal. Tout le reste est maladie, j'allais écrire

péché ! Prenez un traité de psychiatrie ou le manuel des confesseurs, au chapitre du sexe, ce'st parfaitement interchangeable à un mot près. Ou l'un écrit péché l'autre écrit perversion. Encore que le mot perversion soit issu du vocabulaire de la morale. De toute façon, que vous alliez chez votre psychiatre ou votre curé il faut confesser vos perversions sexuelles, et il est bon ton de terminer en déclarant que vous en éprouvez angoisse et repentir, en ce cas on vous pardonnera peut-être, sinon vous êtes un affreux pervers, un gauchiste abominable qu'on devrait livrer au bras séculier et conduire au bûcher.

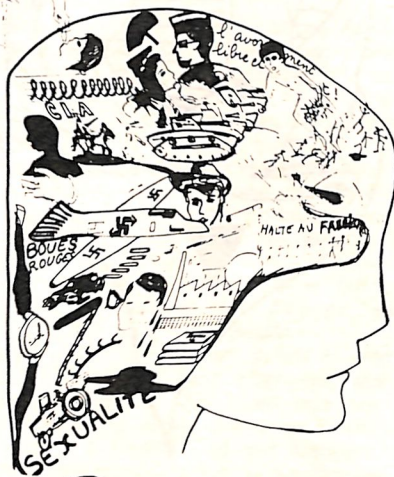
Dans le cas du psychiatre l'explication de cela est simple. Si vous êtes angoissé, à défaut de changer votre comportement sexuel, ce qui est impossible, il pourra au moins soigner votre anxiété, par des drogues et une psychothérapie longue et coûteuse... Les honoraires que vous lui verserez généreusement vous feront passer de la catégorie infâme des pervers dans celle très honorable des névrosés, car ainsi qu'il est dit dans les saintes écritures : il a beaucoup payé, il lui sera beaucoup pardonné.

Evidemment, comme notre société a une certaine cohérence, elle fait tout ce qu'il faut pour que les déviants, par rapport à sa norme sexuelle, soient angoissés. La peur du flic ou simplement du mépris des autres, c'est déjà angoissant. Sans compter toute notre éducation qui fait tout pour nous faire intérioriser les tabous. Ensuite elle produit des tranquillisants et des psychothérapies pour soulager notre angoisse, le tout pour le plus grand bien du profit et de la croissance. (Les tranquillisants et les séances de psychothérapies sont comptabilisés dans le produit national brut).

Au terme de cette brève analyse, on retrouve le mode de production capitaliste. La pseudo-science psychiatrique n'est en réalité qu'un des chapitres de l'idéologie capitaliste. Il en découle qu'un discours authentiquement scientifique sur l'angoisse et la folie ne peut se constituer que comme critique radicale de la rationalité capitaliste, en liaison avec une pratique révolutionnaire.

Les psychiatres de part leur situation dans le système sont incapables, seuls, d'opérer ce renversement. Il appartient d'abord aux victimes du système d'élaborer une antipsychiatrie révolutionnaire, quant à nous, c'est au travers d'un dialogue avec eux que nous pouvons, il me semble, les aider en apportant des éléments théoriques et en cherchant la voie d'une pratique commune qui libérerait psychiatres et clients, et de la psychiatrie et du capitalisme. Ce dialogue est commencé par le canal de «L'ANTINORM». Il est nécessaire de le poursuivre. Continuez à nous écrire et venez discuter dans les groupes sexpol.

BARRABAS.



Mais Rimbaud chanterait

PSYCHATRIE : UN DOCUMENT !

A la suite de l'ouverture de la tribune psychiatrique antipsychiatrique, des camarades de l'A.R.M. (Association contre la Répression Médico-Policrière) nous ont remis un manifeste de combat, écrit par des internés, qui intéressera tous nos amis lecteurs, susceptibles un jour d'y être directement concernés.

Nous le publions sans en toucher le moindre mot, comme il nous a été demandé.

LE COMITE DE REDACTION.

Vaucluse, le 4-12-1972.

AVERTISSEMENT

Nous prions instamment ceux qui pourront publier ce manifeste de n'en changer ni une ligne, ni même la présentation, ni la « note-dédicace ». Il fut rédigé en deux heures à Vaucluse après quelques jours d'enquêtes et des réunions informelles ou bien s'inspirant soit du brain-storming, soit de la synectique. Aucun infirmier ni médecin ne participèrent d'aucune manière à ces groupes d'études. Nous fûmes quatre pour écrire ces feuilles, quatre malades âgés de 19 à 34 ans et totalisant 27 internements, dont 16 par la police. Nous étions sous l'effet de cocktails-maison classiques (halopéridol, opiran, laroxyl, valium, etc.). Voici le témoignage que nos observations et notre longue expérience des asiles nous inspirent.

L'A.R.M. (Association contre la Répression Médico-policrière)
MANIFESTE POUR LE COMBAT IMMEDIAT DES INTERNES PSYCHIATRIQUES.

CAMARADES HOSPITALISES, ne cherchez pas à discuter à perte de vue, sur la carte Michelin : Vaucluse, c'est un asile d'aliénés.

Etre aliéné, c'est être étranger à soi-même, ne pas être maître de soi. Ce qui nous est étranger, c'est le monde où l'on nous a jetés. Le premier choc, c'est la naissance. Nous n'avons choisi ni notre famille, ni notre nom, ni la morale des autres, ni l'exploitation capitaliste.

Nous refusons.
Et l'on nous damne, on nous condamne à l'incarcération : sans le secours d'avocats. Nous sommes les seuls à n'avoir même pas les moyens légaux d'être défendus contre des lois que nous n'avons pas choisies.

Nous contestons la société qui nous a faits, puis nous défait en nous isolant.

Nous avons voulu fuir les structures, les interdits, les voies imposées, et, chacun de manière individuelle (alcool, suicide, refus catégorique du contact avec autrui et parfois jusqu'à celui de la réalité).

Cette attitude critique, mais solitaire, nous a valu d'être cloîtrés à Vaucluse par la police, garante de l'ordre capitaliste, par les médecins de l'infirmerie de la Préfecture, suite à dénonciation, ou après avoir été plus ou moins poussés, avec des chantages odieux, par des membres de nos familles.

Ne nous posons pas la question : les fous, ce sont eux. La société est mal fichue et animée par des imbéciles tous complices de son existence sans se rendre compte qu'ils en sont aussi les victimes. Ils paient des impôts pour entretenir des flics qui leur mettent des contraventions, des armées pour envoyer leurs enfants à la mort. Nous-mêmes avons payé en travaillant des cotisations destinées à la Sécurité Sociale, etc.

C'EST DONC AVEC NOTRE ARGENT QUE SONT PAYES LES INFIRMIERS ET LES MEDECINS

Nous payons les médecins et que font-ils ?

Rien depuis Freud.

Pour Freud, dès sa naissance l'individu entre en conflit avec la société.

Au lieu de soigner la société, on manipule les individus exacerbés par celle-ci, on leur donne des étiquettes dogmatiques à noms barbares (psychasthéniques, maniaco-dépressifs, schizophrènes, etc.), on les range dans des parcs, tel Vaucluse.

On nous traite en objets, et dans le même temps on nous demande de nous comporter en êtres responsables.

Nous n'avons aucun avis à donner sur nos traitements, et sur les mauvais traitements subis.

Nous prend-on pour des débilés ?

Et d'ailleurs, même les débilés, des expériences l'ont prouvé, ont une affectivité plus grande que ceux qui les soignent.

Que fait-on dans les asiles ?

On nous coupe plus encore de la société, pour nous relâcher ensuite socialement plus démunis qu'avant. La rareté des assistantes sociales vient de ce que débutantes, ayant effectué trois années d'études après le baccalauréat, elles ne gagnent que 1280 F par mois, soit le coût de huit jours d'hospitalisation d'un malade ; malade restant souvent plus longtemps que nécessaire du fait que sa sortie n'a pas été socialement aménagée.

On nous isole aussi les uns des autres : c'est aussi une conséquence de l'avarice de la société géolère : le manque de confort matériel, de cigarettes, parfois d'aliments, provoque des conflits entre nous.

On se dispute pour des riens, parce que l'on n'a rien.

Il faut faire des revendications matérielles : pour quoi augmentent-on les prix dans les cafétérias de Vaucluse et pas les péculés ? Pourquoi calcule-t-on toujours ceux-ci sur la base du timbre à 40 centimes ? Tant qu'ils y sont, qu'ils régressent eux aussi en prenant pour base le timbre à 30 centimes !

Les ennemis, ce sont l'administration et le gouvernement lui accordant chichement des crédits.

Que fait-on hors des asiles ?

Un groupe d'information sur les asiles (G.I.A., 73, rue Buffon, Paris-5^e) parle de nous avec bonne volonté. Il s'y trouve des infirmiers, des psychiatres, mais pratiquement jamais de malades, seuls concernés finalement.

Nous devons leur porter notre témoignage.

Toutefois, l'un de ses membres ayant estimé que « les personnes internées sont abruties par les neuroleptiques », ils traitent de nos problèmes entre eux.

AUSSE NE DEVONS-NOUS COMPTER QUE SUR NOUS-MEMES ET NOUS UNIR.

Nous avons à :

— Former des groupes d'information sur les méthodes fascistes de certains médecins et sur les procédés coercitifs.

— Exiger de connaître les bêtises inscrites dans les dossiers et nous les faire expliquer.

— Demander le nom de tous nos médicaments et demander à lire leur action dans le dictionnaire « Vidal ».

— Refuser d'expérimenter les nouveaux médicaments dont l'un a rendu aveugle des malades internés de Vaucluse... Et en plus le médecin-chef a été payé par le laboratoire !

— Exiger que soit accru le personnel soignant en intégrant des psychothérapeutes, puisque jusque là suls les procédés freudiens guérissent. Donner quelques médicaments et faire subir un mois d'un microscope carceral à quelqu'un dont les problèmes de l'enfance ne sont pas résolus, c'est mettre un emplâtre sur une jambe de bois.

— Trouver les infirmiers, médecins et médecins-chefs dont les mains sont moins sales que celles des autres. Beaucoup ne demandent qu'à mettre en l'air la loi sur les placements d'offices et des conceptions périmées de la psychiatrie.

N'oublions pas :

— Que les infirmiers sont des prolétaires.

— Que les médecins subissent les incohérences administratives et les bouffées délirantes des flics ivres osant nous amener ici.

— Qu'un interne gagne 1500 F par mois et n'a théoriquement pas le droit de travailler hors des hôpitaux et dispensaires auxquels il est attaché.

— Que l'assistant en psychiatrie à temps plein reçoit 2800 F par mois.

— Que les médecins, s'ils sont de culture bourgeoise, ont fait grève, début 1972, et qu'en dehors des « jaunes », depuis deux ans ils refusent de passer l'internat psychiatrique (dont les sujets sont d'une stupidité navrante).

— Que le médecin recevant de par la bêtise des flics un malheureux ayant eu la mauvaise idée d'avoir d'un malaise d'ordre cardiaque devant un bistrot sait qu'il perd son temps, et la Sécurité Sociale de l'argent. Quant à la personne abusivement internée, elle risque de ne plus retrouver son travail et sera définitivement inscrite sur le fichier des aliénés.

Les équipes soignantes sont aussi exploitées et peuvent avoir des intérêts liés aux nôtres. Il ne faut pas les frapper systématiquement d'ostracisme.

Dans chaque pavillon :

— Il faut organiser des psychodrames entre malades, c'est-à-dire des séances où un malade jouera le rôle d'un médecin ou d'une autre personne face à quelqu'un lui donnant la réplique. Il ne s'agit pas de pratiques thérapeutiques, mais de stimulations permettant avec humour de prendre de la distance par rapport à des relations réelles en les caricaturant par le jeu, de manière à mieux prendre conscience des contraintes vécues ici.

— Se réunir entre malades, constituer des groupes sur la base de ce manifeste. Ces groupes seront organisés de manière à ce que le remplacement de ceux quittant l'hôpital soit assuré.

— Constituer des mini-syndicats.

— Ne pas tomber dans le piège permanent consistant à nous isoler en micro-groupes antagonistes tels :

— les alcooliques ;

— ceux qui méprisent les alcooliques en les traitant de pervers ;

— ceux qui prétendent se dissocier des autres parce qu'ils ne sont que « fatigués » et à Vaucluse « par hasard » ;

— ne pas rejeter certains malades en les considérant comme des « fous irrécupérables ». Ils subissent les mêmes répressions que nous tous. Aidons-les, et ils peuvent nous aider : les réponses les plus farfelues sont très souvent les plus novatrices.

... Acceptons une collaboration relative, lorsque c'est possible, avec les infirmiers et les médecins.

POSONS-NOUS DES QUESTIONS

Mettons-nous à plusieurs pour écrire nos doléances sur le fonctionnement de Vaucluse et portons nos conclusions, nos revendications sous pli fermé et en main propre aux initiateurs de l'A.R.M. afin de centraliser les informations et propositions, c'est-à-dire à BETTY,

MM. CEKALSKI,

DAUCE,

VINCENT,

tous quatre malades du service 8 B du Docteur Barte. De l'extérieur, pour éviter toute interception du courrier, que l'on écrive à :

« Pour l'A.R.M.,
aux bons soins du G.I.A.,
73, rue Buffon, PARIS-5^e. »

C'est un refus radical de la société imposée qui nous a tous menés ici. Nous sommes dans une impasse, car nous n'avons protesté qu'individuellement, qui fuyant dans des syncopes faisant s'évanouir la réalité, qui l'oubliant dans l'alcool, d'autres par un refus total nommé schizophrénie ou par la négation des autres venant nous harceler avec leurs mesquineries, le ridicule de l'esprit de sérieux et des guerres.

Nous avons échoué ici, et c'est ici qu'il faut recommencer en nous groupant, dans les pavillons, puis tous avec des réunions de délégués de pavillons et un journal.

Paras de la société qui nous séquestre :
GROUPONS-NOUS
POUR ENTAMER A VAUCLUSE MEME
LE COMBAT A MENER ENSUITE DEHORS.

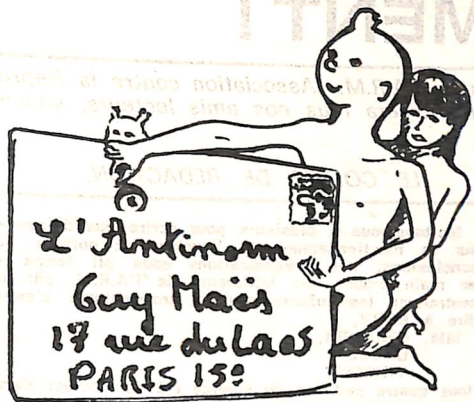
Vaucluse, le 1-12-1972.

Note :

L'A.R.M. va diffuser ce manifeste dans d'autres hôpitaux, le faire publier dans des journaux et l'adresser personnellement à M. le professeur BARUK — Académie des Sciences et de Médecine — pour avoir protesté depuis longtemps contre la loi de 1838, et à Jean-Paul Sartre — prix Nobel par contumace —, le plus grand témoin actuel de l'aliénation sous toutes ses formes et chantre désabusé de la liberté.



LE COURRIER DES LECTEURS



Camarades, lecteurs, sympathisants, vous qui nous écrivez, excusez le retard que nous avons pour vous répondre. Cela est dû à la quantité de courrier que nous recevons.

Pour nous aider, n'oubliez pas de mettre votre nom et adresse en haut de votre lettre, et éventuellement des timbres pour la réponse.

Je me suis dit qu'il fallait transformer leur façon de penser. Mais par quel bout les prendre ? J'ai pensé à la sexualité. Ils étaient tous hétéros et j'ai tout de suite fait la comparaison entre leur comportement social et leur sexualité, à savoir : fixité des rôles, un émetteur et un récepteur, un dominé, un dominant. J'ai pris conscience que tant que la société sera basée sur l'hétérosexualité il faudra un chef et des sujets, sans cela la possibilité d'entente sera impossible.

C'est pourquoi je propose au F.H.A.R. une expérience communautaire et, au cas où elle serait réussie, faire un méchant bruit au sujet de cette expérience, bien démontrer que le comportement homosexuel est à la base de l'unité communautaire.

Même si c'est difficile, mettons-en un bon coup, les gars, car proposer l'homosexualité comme moyen de faire une révolution culturelle, croyez-moi qu'on serait soutenu, on aurait pas mal de monde derrière nous, et quel monde !

M. C..., Paris-4e

L'homosexualité comme révolution, c'est justement ce qu'on propose depuis qu'existe le mouvement révolutionnaire homosexuel. Tu me semble bien optimiste, camarade. Tu oublies le flic. Aussi bien celui qui nous casse la gueule le soir au coin d'une rue que celui que l'éducation a mis dans la tête des copains. Alors il reste du boulot à faire, si tu veux t'y mettre, vas-y avec nous et rejoins le Sexpol, derrière ou devant...

Ami,
Ce mot pour t'expliquer. Ça faisait des jours que j'attendais L'ANTINORM N° 4. J'avais même été jusqu'à réclamer (je m'en excuse maintenant) mon précieux journal.

Or, ma mère vient de m'annoncer qu'elle l'a jeté juste après l'avoir reçu, et ce il y a un bon bout de temps déjà. Il en est bien sûr de même, désormais, pour toute correspondance suspecte.

(Une de nos abonnées de province.)

Sans commentaire.

Séguy, de la C.G.T., ce seigneur du syndicalisme, qui n'est plus si jeune et qui se soucie assez peu de savoir de quoi il parle, n'a pas hésité, au Palais des Sports, à évoquer une jeunesse avide « d'honneur et de propreté... ». Puis de dénoncer « une invasion de perversion et d'immoralité » dans la presse, la littérature, le cinéma. « Dans certains milieux (des précisions, des précisions !), a ajouté Séguy, de la C.G.T., où l'on confond volontier liberté de création et déchéance intellectuelle... nous savons à quel point cette pollution des esprits est avilissante... ». Ma parole, on croirait entendre un ministre du Second Empire fulminant contre un Flaubert, ou contre un Zola ; ma parole, on croirait une réincarnation de la reine Victoria !

Jean-Bernard NAUDET.

Je ne cache pas que j'ai encore éprouvé un certain malaise en lisant des articles dans L'ANTINORM N° 4, ou plutôt des lettres dénotant un certain exhibitionnisme complètement irresponsable. Réaction d'un tempérament petit-bourgeois.

(Un lecteur de Rouen.)

Camarade, ta réaction n'est pas unique. De nombreux lecteurs ont été choqués par les réponses au courrier des lecteurs. Les auteurs de ces réponses ont d'ailleurs quitté le Comité de Rédaction, en ayant

été exclus. Nous essayerons, à partir de ce numéro, de donner des réponses positives aux gens et de les aider.

Ceci dit, l'exhibitionnisme étant une « perversion » réprimée par notre société patriarcale, nous combattons pour sa libération aussi.

Le plaisir, c'est le principe même de la vie, ce qui détermine tous nos actes et engendre tous nos désirs. Tous les êtres vivants animés y sont « soumis » et tous vivent depuis la nuit des temps selon ce principe. Tous sauf un : l'être humain. On ne sait pourquoi, cet animal a voulu échapper à cette loi de la nature. Alors il a fondé toutes sortes de religions, doctrines, institutions, principes-valeurs, destinés à transgresser cette loi (la seule acceptable) qui lui est insupportable.

Jouis, c'est pas bien, être libre et heureux, c'est triste. Le résultat de cet orgueil pathologique (question : combien de psychoflics ont parlé de cette déviation de la nature que constitue cette fuite, cette peur du plaisir, plus ou moins latente, plus ou moins intense ?) : cette merde dans laquelle nous sommes depuis des siècles et qui, malgré les joyeuses apparences du libéralisme, les sourires optimistes du dialogue, de la participation et du progrès, devient de plus en plus épaisse, de plus en plus noire, de plus en plus puante. Parce que toutes les prétendues solutions sont fausses, ou hypocrites, ou partielles ou superficielles, ou bancales, ou provisoires, ou inadéquates, ou nébuleuses, ou mystiques. Parce que tout est encore enveloppé dans cette ouate rassurante et douce qui cache ces trous noirs, parfume les relents, enivre les consciences, retient les rênes de la colère (...)

(Daniel, de Dijon.)

Notre camarade nous a fait une longue analyse dont, faute de place, nous ne publions que le passage le plus intéressant.

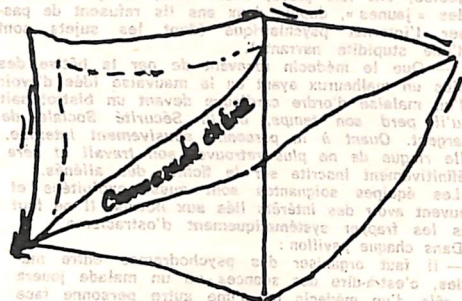
Comme il en avait été convenu lors de notre dernière rencontre, Guy, je t'adresse le compte rendu du débat que j'ai organisé en juin dernier à Amiens, avec la participation de Guy Hocquenghem et d'Anne Querrien, suite à la saisie du numéro spécial de « Recherches » consacré aux homosexualités.

Malgré la date tardive, 70 personnes, jeunes pour la plupart, s'étaient déplacées. A la suite de ce débat, il avait été décidé de constituer à Amiens un groupe de réflexion et d'intervention sur les problèmes sexuels.

Alain (Amiens).

Nous saluons l'initiative de notre camarade Alain, nous aimerions bien rencontrer le groupe de réflexion constitué, afin de voir avec eux les possibilités de créer un Comité SEXPOL à Amiens et de faire connaître dans la région notre journal : L'ANTINORM.

Le courrier des lecteurs a été fait par :
Alain Denys, Jean-Louis Blanchard,
Gérard Barrabas



Renseignements

Pour contacter les camarades du Comité de Rédaction, pour boire un verre ensemble et discuter, venir à notre café habituel (notre lieu de détente) : « Le Bar des Artistes ». C'est Marylou, la patronne sympa, 13, rue Dauphine, Tél. : 033-63-96 (demander Guyt ou Bernard).

Un avocat, de la région de Clermont-Ferrand, peut éventuellement donner des renseignements juridiques à nos amis, et même assurer leur défense. Ecrire au journal.

La brochure théorique « SEXPOL » est toujours disponible : à la commanderie au journal. Son prix : 2 F. + 1 F. de frais d'envoi.

Cette brochure est l'analyse du SEXPOL et contient en première partie la plate-forme de l'ex-FHAR sur laquelle les Homosexuels révolutionnaires se sont réunis.

Petites Annonces :

Dans le N° 6, L'ANTINORM inaugurera des petites annonces personnelles dans le style « Actuel ». Le montant de ces annonces reste à discrétion de chacun suivant ses possibilités. Mais attention, que les annonces soient complètes. (Nous nous réservons le droit de ne pas publier celles qui nuiraient à la ligne du journal.)

Nous aimerions entrer en contact avec les filles du G.L.F. de Marseille que nous avons rencontrées à la fête de Lutte Ouvrière.

Que les camarades fassent savoir à la Rédaction les lieux et dates des rendez-vous des groupes du F.H.A.R., du M.L.A.C., etc., en province et à Paris, afin de les annoncer dans le journal.

Nous cherchons un petit local pour L'ANTINORM à Paris. Nous renseigner ou nous faire des propositions.

L'ANTINORM veut devenir mensuel le plus rapidement possible, aidez-le ! Nous cherchons même un lecteur, ami du journal, qui pourrait, d'une façon désintéressée, avancer toute somme d'argent pour nous y aider.

Rédacteur de L'ANTINORM recherche une mobilette ou un solex d'occasion : écrire au journal.

Jean-Louis, recherche un camarade motard à Paris pour envisager des sorties ensemble.

Notre Directrice cherche une vieille voiture d'occasion, pas chère, pour trimballer ses copines et copains du journal, afin d'aller voir nos amis de province et de l'étranger.

Notre camarade Gaël, de la rédaction, cherche un piano droit d'occasion pas trop cher. Ecrire au journal.

Pour proposition de travail et logement, écrire au journal.

Un camarade parisien, famille habitant Lille cherche une voiture pour un samedi-dimanche par mois.

Adresses utiles :

PERMANENCE DU F.H.A.R. (communiqué d'un camarade de Rennes) : mercredi et vendredi, de 15 heures à 17 heures, au local de « Choisir », 13, rue St-Michel, RENNES.

Nous souhaitons que ce groupe fusionne avec celui de « Choisir » pour former un SEXPOL.

M.L.A.C. :

Prendre contact : 34, rue Vieille-du-Temple, Paris-3.

N'oubliez pas !

Le Service Militaire N'est pas obligatoire (voir Nr. précédent)

Renseignements : (S.O.C.)
Secrétariat des Objecteurs de Conscience
6 impasse Popincourt 75011, PARIS

Attention !

Le journal a changé d'adresse :
L'Antinorm », Guy Maës,
17, rue du Laos, 5015 Paris.

GARDAREM LOU LARZAC !



D'autres camarades nous invitèrent à venir animer un débat à Rouen, sur la sexualité, dans le courant de l'année. Ce soutien constant fut un grand réconfort pour nous durant ces quelques jours et nous encouragèrent à continuer le combat.

La migration de cette masse de soixante-dix mille personnes vers La Blaquière, où se trouvait la bergerie en construction, était fort impressionnante dans sa lenteur forcée d'une majesté grandiose tel un nouveau pardon révolutionnaire, une communion du peuple avec le peuple.

L'assemblée fut conclue symboliquement par la remise aux paysans du Larzac, d'un cadeau de LIP : Un mouton de bois, orné d'une pendule, qui sonna pour la première fois en France, l'unité de lutte, d'aspirations, du monde de la terre avec le monde citadin des ouvriers et des intellectuels.

Puis, après cette apothéose, nous repartîmes plus heureux et rassurés, en petits groupes discutant vers Millau. Dans notre cœur, raffermi par ce bain de foule, chantaient les slogans répétés pendant ces journées décisives qui n'ont pas cessé d'inspirer notre action politique :

**L'ARMÉE HORS DU LARZAC !
DES MOUTONS, PAS DES CANONS !
LIP-LARZAC MEME PATRON, MEME COMBAT.**

*Les envoyés de l'« Antinorm » :
Guy Maës et Goël.*

Le mois d'août est traditionnellement le mois des vacances, du refus de l'actualité politique, du prétexte au farniente, au laisser aller.

Pourtant, nous, camarades de l'« L'ANTI-NORM-SEXPOL » avons quitté, comme beaucoup d'autres, les plages bretonnes pour rejoindre le convoi parti de Nantes en direction du Larzac.

Pendant deux jours, sur la route qui menait à Millau, nous avons pu discuter et défendre les thèses de la Révolution Sexuelle, partie intégrante de la Révolution Sociale Totale. De nombreux paysans et ouvriers se sont intéressés à nos propos. A Millau, sur le plan diffusion, ce fut un succès complet. Pour la première fois dans les rues de la petite ville, on y discutait non seulement du Larzac, de la Révolution Sociale, mais aussi de sexualité. Nous y avons certainement battu un record de vente.

La foule était si dense qu'il nous a fallu plus de trois heures pour franchir la distance qui séparait Millau du Larzac.

Une fois arrivés sur le plateau, nous avons installé un stand, qui fut l'occasion de discussions permanentes. Nombreux, les paysans, les ouvriers, les étudiants vinrent y dialoguer avec nous. De nombreux contacts furent pris avec des ouvrières de LIP — qui achetèrent dix exemplaires de notre journal pour ramener à Besançon — des militants occitans et bretons.



Les flics hors de LIP, I C des vacances milita



*La pendulette offerte
par les "LIP" aux
paysans de la Blaquière.*

L'Antinorm au Larzac
→

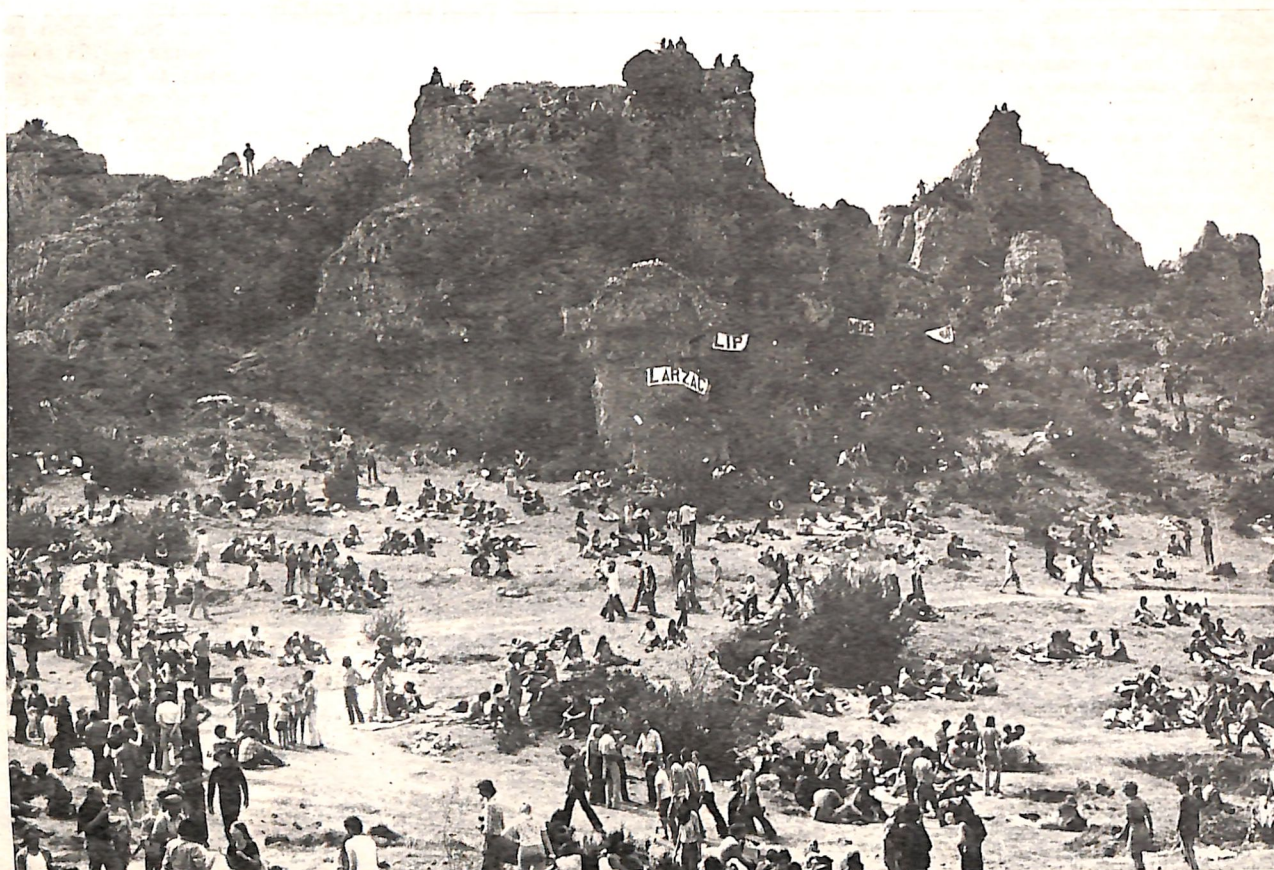


*La
bergerie
en construc-
tion
illégal.*

armée hors du Larzac !

u

ntes bien remplies



Nous y
étions
70.000 !
Répartis
sur tout
le plateau.

LIP - LIP - LIP - Solidarité !

Ce fut un combat contre les hommes du gouvernement, mais aussi contre les éléments : la pluie, qui ne cessait de tomber.

L'un des grands moments de cette marche fut à 13 heures, cette arrivée des militants de tous les coins de l'horizon. Cinq minutes avant, notre cœur se serrait : « C'est foutu, la plaine est vide de monde. » L'eau avait dispersé les manifestants et soudainement, se pressant de partout, les banderolles rouges déployées, ils étaient là, fidèles au rendez-vous, qui leur avait été fixé, après être allé s'abriter dans les cars, les chantiers en construction. Ils recouvraient l'espace d'un tapis humain, enthousiaste, pour une nouvelle victoire de Valmy.

Ils étaient là : tous, les partis et syndicats de gauche et les révolutionnaires.

Il s'agissait de manifester, en remerciement aux LIP, qui avaient les premiers, depuis Mai 68, sonné l'heure révolutionnaire au destin français : la contestation du droit du propriétaire par rapport au droit au travail de l'ouvrier. On travaille, on se paye.

Autrefois, ce qui touchait à l'heure, à la minute, à la durée était étrange et insolite. Les LIP, les maîtres du temps d'aujourd'hui, se rappellent la légende de l'horloger fantastique du Moyen-Âge, qui crée une pendule rajeunissante, dont les aiguilles remontent à rebours le cours du temps. C'est un peu ce qu'ils ont fait avec notre appui à tous. Le CAPITAL est remis en question dans les faits, ainsi que la légalité oppressive de l'idéologie dominante. L'imagination est reine. Nous avons retrouvé la jeunesse des des premières révoltes ouvrières, avec leur cortège de nouveautés, d'initiatives. Les LIP se fondent dans la masse consciente du défilé, qui déferle irrésistiblement sur Besançon, pendant que l'hélicoptère de la police veille et doit évaluer amèrement notre nombre surprenant : cent mille, l'importance d'une ville moyenne, venue de tous les azimuts politiques et géographiques. Un seul impératif les a rassemblés : celui de la sincérité désintéressée de leur solidarité



LIP SE BAT

POUR TOUS

LES TRAVAILLEURS



et parmi eux plus de 50 000 révolutionnaires dont une cinquantaine de l'« Antinorm ».

Ami, sais-tu que l'habitant de Besançon se nomme le Bisontin ; l'homologation poétique est facile, du Bisontin au bison des prairies du Far-West, qui vivait avant sa destruction par la cupidité d'un capitalisme encore enfant, en grands troupeaux collectivistes d'animaux fiers et massifs, aimant leur propre compagnie, comme les LIP, qui nous ont si bien reçus.

Seule la CGT fermera son stand, le matin, sous le prétexte que le groupe Révolution s'était installé près d'elle ; il y avait aussi, les Anars, le PSU, la « Cause du Peuple », la CFDT, le Larzac et surtout bravant Marcelin : les amis de « Rouge », si nombreux, qui gentiment nous avaient laissés une place dans leur troupe unanime où pour la première fois nous manifestions avec notre propre banderole.

Seule la CGT fermera son stand, le matin, rendus craintifs par le bourrage de crâne UDR : « Prenez garde à la jeune garde, elle va tout détruire sur son passage », s'étaient terrés chez eux et n'assistaient pas au spectacle. C'était flatteur pour nous, ce respect de notre force, pour nous les sauvages de la politique, les réprouvés des réactionnaires et des réformistes. Il faut remarquer que le Comité de Rédaction était présent au grand complet et il retrouva à la fin ses correspondants locaux autour d'une bonne cancoillotte et d'un vin d'Arbois.

La journée avait mal commencée, elle se finissait bien sur une note d'espérance révolutionnaire, mais le combat continue, il est dur et actuellement le pouvoir au bout de six mois de désaveu cuisant, de tentatives refusées, essaye de démanteler LIP sous des prétextes fallacieux.

LIP, NOUS NE T'ABANDONNERONS PAS !
TA LUTTE EST CELLE DE TOUS LES TRAVAILLEURS.

— Les flics hors des boîtes, hors de Lip,
— Lip vaincra !

Les envoyés de l'« Antinorm »
Eric Michel et Daniel de Wagram.

A la suite d'une rencontre au local du M.L.A.C. entre des filles du M.L.A.C. et des représentants du Comité de rédaction de «L'ANTINORM», une camarade du Mouvement pour la liberté de l'avortement et la contraception nous a fait parvenir le texte ci-dessous. Suivant son vœu, elle aurait aimé pouvoir, à partir de ce texte, en discuter avec nous. Cependant, les impératifs de l'impression du journal et le déplacement de notre camarade aux assises nationales du M.L.A.C. à Grenoble, ont fait que nous passons ce texte tel qu'il nous est parvenu. D'ailleurs, nous sommes assez d'accord sur son contenu.

Le Comité de Rédaction.

Je ne suis pas une bonne sœur rouge ! Je rends grâce à L'ANTINORM de la place qu'il nous accorde dans son n° 5 et j'en profite pour enrayner certaine polémique hérisssante qui continue à opposer bien des militant(e)s sur le problème de l'avortement et de la contraception.

Nous ne sommes pas un service social d'aide charitable placé devant l'angoissante alternative.

Doit-on répondre à la demande des femmes ou les renvoyer à la queue de persil, à la sonde ?

Le problème se pose autrement : « Comment répondre à la demande des femmes

sans perdre l'utilité politique du mouvement ? »

Parce qu'il ne faut pas se leurrer : toute lutte ne peut éviter de s'appuyer sur un objectif réformiste et l'avortement libre et gratuit est un tangible gratin sur lequel se bafrent tous ces messieurs les députés (PS en tête et PC) aux inquiétudes électoralistes.

Le M.L.A.C., né à Paris il y a quelques mois, aurait pu tirer profit de l'expérience de Grenoble où les camarades s'étaient trouvés débordés par le succès de leur pratique (avortement par aspiration) et l'inertie du pouvoir.

Que dalle ! Le M.L.A.C. parisien a utilisé l'affluence des femmes à la permanence centrale pour mettre les pouvoirs publics au pied du mur. Sortir les avortées de la haute culpabilité où elles se dissimulent et leur faire prendre conscience qu'un problème individuel doit se résoudre dans une perspective collective. Cette première étape, celle de la provocation, est résolue.

Au congrès de Bordeaux — en octobre — on a décidé de continuer la lutte sur des bases différentes : décentralisation, priorité aux quartiers. Pas question de jouer l'hôtesse d'accueil à une permanence centrale, canule entre les dents et carte d'adhésion à la main. Me voilà en train de bosser sur ma banlieue-dortoir, en Seine-Saint-Denis :

les femmes que nous contactons, elles se rencontrent devant l'école et le P.M.I. (centre de Protection Maternelle et Infantile) pour distribuer des tracts. Chez le médecin, pour le mettre face à ses responsabilités. L'avortement n'est pas un problème à sa place dans le fibrome du quotidien. On parle bien davantage de la contraception, de la sexualité dans le couple et hors du couple.

Nous voilà confronté(e)s du même coup au même problème que L'ANTINORM. Pour ne pas se scléroser, s'enserrer dans des discussions en petits groupes, les divers comités de quartier ont décidé d'avoir entre eux de fréquents contacts, de se coordonner, d'établir une liaison entre les différents fronts de lutte hors de l'entreprise (femmes — répression sexuelle — avortement — logement-santé) et dedans.

Les 10 et 11 novembre se tiennent à Grenoble, lieu exemplaire, les assises nationales du M.L.A.C. Il s'agit de faire un bilan sur l'action des quartiers d'ouvrir de nouvelles perspectives de luttes où il est moins que jamais question de prendre en charge le problème d'avortement, de pallier les carences et de gérer la pénurie du mouvement.

JOELLE.

M.L.A.C. : 34, rue Vieille-du Temple, 75003 Paris.

La contraception difficile

« La pilule et tout autre contraceptif est un début de libération. Nous ne voulons pas le mettre en cause. Mais nous nous sommes rencontrés, plusieurs filles et femmes qui prennent des contraceptifs depuis des années ou depuis peu de temps à nous dire : Tiens, contrairement à ce qu'on veut nous nous faire croire, c'est pas toujours si facile que ça.

« D. — Je prends la pilule, mais j'ai de la peine à la prendre régulièrement. Je l'oublie.

« A. — Moi, je la prends tout le temps sans m'arrêter à la fin du mois. C'est un refus des règles. La pilule, pour moi, c'est un moyen de vaincre la malédiction d'être femme. J'élimine les règles, la mauvaise période.

« J. — Je mets le diaphragme, parce que c'est moi qui le préfère. Je suis maîtresse du truc. L'année dernière, je prenais la pilule, mais si j'avais pas le moral, je ne la prenais pas. Parfois je l'oubliais pendant des jours, et quand ça allait mieux, j'en prenais quatre à la fois.

« D. — Quand je commençais à la prendre irrégulièrement, je me suis surprise à regarder avec attendrissement des mères qui bougent dans les berceaux. En fait, je voulais être enceinte.

« G. — Tout dépend des rapports qu'on a. Si t'as des rapports réguliers, tu n'oublies pas la pilule.

« C. — J'ai pris la pilule pendant cinq ans, maintenant je ne veux plus. Je prends le diaphragme. Mais c'est gênant, parce qu'il faut le mettre juste avant de faire l'amour. Si le désir te surprend, c'est pas possible.

« E. — Je la prends depuis des années, plus ou moins involontairement. Bouffer des hormones tous les jours, cela a des effets secondaires — tu grossis, tu peux avoir des crampes. J'aimerais vraiment trouver autre chose. Si on considère qu'on est obligée de prendre la pilule pendant 21 jours pour ne pas tomber enceinte trois jours féconds par mois ! Il faudrait trouver des méthodes plus simples et qui correspondent mieux au corps des femmes.

« Z. — Mais informer les femmes sur ce qui existe, comme contraceptifs, c'est déjà quelque chose.

« F. — Oui, mais l'information n'est pas tout. L'année dernière, je ne pouvais plus baisser parce que je ne voulais plus prendre la pilule. En arrêtant, j'éprouvais une liberté fantastique. Je me reposais. Enfin on avait fini de m'agresser.

« D. — Alors, tu as senti la pilule et les relations sexuelles comme une agression ?

« F. — Certainement, mais c'était surtout le fait que c'était à moi, la femme, de me protéger.

« E. — Et s'il y avait une pilule pour les hommes

« M. — Je n'aurais pas confiance. Tu ne peux pas savoir s'il l'a prise ou pas.

« D. — Et le coup des mecs qui font des gosses pour se faire épouser

« F. — Alors les mecs font en fait plus confiance en nous que nous en eux.

« D. — Ou bien ils pensent que ça va de soi.

« J. — La liberté par la pilule est une liberté douteuse. Maintenant, je dois toujours être prête à faire l'amour. Avant, je pouvais plus facilement dire non.

« D. — Je n'arrive pas à vivre la liberté totale de la pilule. C'est un truc pratique pour ne pas avoir des gosses, d'accord. Mais à force de prendre la pilule, on sait de moins en moins si on veut vraiment pas avoir de gosse ou si en fin de compte on aimerait bien en avoir. Avec la pilule, tu as déjà tout déterminé. Je voudrais bien avoir un môme, mais comme tu te dis que de toute façon c'est trop difficile de l'élever, tu continues à prendre la pilule.

« C. — Il y a aussi des mecs qui veulent des mères, mais comme tu te dis que de toute façon, un homme a piqué une colère : « Et comment je fais, moi, si je veux avoir un enfant ? »

« M. — Oui, pour les mecs c'est encore plus difficile. En fait, les femmes ont tout le pouvoir. J'ai rencontré un Espagnol qui m'a dit : « Je suis communiste et athée, ma femme est catholique. Elle ne veut pas prendre des moyens contraceptifs. Alors, à chaque fois, un môme. J'aime bien ma femme, mais au bout du huitième enfant, je me suis barré. »

« A. — Il y a une image qu'on nous présente dans la littérature et partout : c'est le couple heureux. De vivre ensemble, et tout le reste s'arrange. Comme si c'était simple. Tu vois bien.

« F. — Oui, mais c'est vieux, c'est l'image romantique. Ce qu'on nous inculque tout récemment, Reich surtout, c'est que si l'orgasme réussit, tous les problèmes sont résolus.

« M. — Il est important de se comprendre sur le plan sexuel, mais c'est pas tout. Tout dépend du rapport sensible et intellectuel... que tu as avec une personne. Si un mec ne met en jeu que sa « technique », je n'ai pas envie de le laisser me faire un orgasme. Je refuse la jouissance.

« C. — Avant de connaître l'orgasme, j'aimais bien faire l'amour. Je n'en cherchais pas davantage. Et puis un jour, crac, c'est arrivé.

« M. — J'avais l'impression de traverser un mur avec tout ce que j'avais. Et puis — crac aussi — rien derrière le mur. Car le plaisir, c'est aussi l'imaginaire. Si tu jouis, ton corps n'est pas triste, mais il peut arriver que tu sois triste dans ta tête. L'essentiel est de te reconnaître dans ton partenaire et lui en toi et arriver à un rapport où t'est complètement libérée de l'angoisse de pouvoir n'être qu'un objet. Ou t'es sujet avec un autre sujet. »

(« Libération », 25-10-1973.)

Après avoir subi une interruption de grossesse aux Pays-Bas, une soixantaine de Françaises ont été retenues pendant plusieurs heures à la frontière franco-belge

« Soixante-quatre femmes françaises qui revenaient en autocar des Pays-Bas, où elles avaient subi un avortement, ont été longuement retenues, dans la nuit du 19 au 20 octobre, par les douaniers du poste de Rekken, à la frontière entre la France et la Belgique. Les deux autocars, arrivés le vendredi à 20 heures, n'ont été autorisés à repartir que le samedi vers 3 heures du matin.

« Deux organisateurs du voyage — militants du Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (M.L.A.C.) — ont été interrogés plus longtemps et n'ont été libérés que dans l'après-midi du samedi après avoir payé une amende transactionnelle de 1 000 francs. Les douaniers avaient en effet saisi dans les cars un sac contenant environ trois cent cinquante pilulettes de pilules anticonceptionnelles.

« Pour révéler ces faits, le M.L.A.C. a réuni, le lundi 22 octobre, une conférence de presse, à laquelle participaient plusieurs des femmes arrêtées au poste frontière, pour dénoncer les conditions de leur « détention ». Selon leur témoignage, « les douaniers et les policiers du poste frontière ont tout fait pour les séparer des deux accompagnateurs » et auraient tenté de les intimider en les interrogeant par groupes de deux.

« Ils voulaient nous culpabiliser », a notamment déclaré une femme. « Ils nous ont, par exemple, traité de "troupeau de bestiaux qui engraisissent ces deux porcs", refusant d'admettre que nous avions seulement payé 700 F à la clinique. »

« C'est la première fois que de tels incidents se produisent alors que le M.L.A.C. organise ces voyages depuis plusieurs mois au rythme de deux ou trois autocars par semaine. « Il peut sembler contradictoire d'aller en Hollande quand on exige la liberté de l'avortement en France, a déclaré une responsable du mouvement, mais ces voyages, dans la mesure où ils sont collectifs, permettent de déculpabiliser des femmes enfermées dans leur problème personnel et de combattre les informations mensongères quotidiennement déversées sur la contraception. »

« En conclusion, M^{me} Monique Antoine, présidente du M.L.A.C., a demandé que « les pouvoirs publics se décident enfin à répondre aux questions des Françaises, qui, en matière d'avortement et de contraception, se trouvent dans une situation proche de celle du Moyen-Age. »

(« Le Monde », 24-10-1973.)

PRESENTATION POUR UNE ETUDE DE LA PEDERASTIE

Dans les numéros qui suivront, des camarades du Sexpol essayeront d'ouvrir un débat sur la pédérastie. Ce que peut représenter une relation d'homme « adulte » à homme « enfant ou adolescent », lorsqu'il existe une réciprocité amoureuse et lorsque celle-ci s'inscrit dans une lutte contre les tabous et contre la répression — qu'ils soient des gens dits « normaux » (parents-propriétaires d'enfants, flics, curés, éducateurs) ou des homosexuels ; eux-mêmes réprimés et victimes des tabous.

La pédérastie commence à influencer l'homme lorsqu'à sa première identification l'enfant cherche l'autre, « chercher le bon ami » qui connaît des choses que soi-même on ne connaît pas. A 8 ans, on en a assez des limites de l'univers maternel, on rêve insensément, grâce à ses pulsions naissantes on goûte l'autre par ses paroles, par les jeux communs, mais aussi par l'attraction de deux corps. Le plaisir de connaître laisse la place peu à peu à la connaissance du plaisir. On concrétise le désir, on le dirige et l'on souffre déjà comme les grands, de ce vide à l'extérieur malgré sa potentialité exubérante.

D'un côté, ceux avec qui on peut parler mais qui ne savent pas, de l'autre ceux qui savent et qui se taisent. Ces deux choses, on les a reconnues et on les appellera enfants ou parents. La lutte des

classes, mai 68, avril 73 et toutes celles qui suivront demain et l'année prochaine ne sont et ne seront encore que le combat impitoyable et féroce qui oppose les rangs serrés de tous les gosses sevrés à ceux, disparates, des parents-négriers. Ne croyez pas que cela soit si spectaculaire : qu'on soit C.G.T. ou P.S.U., les jeunes militants ont droit à autant de méfiance de la part de leurs camarades-parents.

L'influence de la pédérastie finit et régresse lorsque l'enfant rejette le camp d'où il était — soit par amour des responsabilités, du fric, soit par narcissisme social.

L'opprimé devient automatiquement oppresseur, il rompt avec son enfance : phase terrible : « Aujourd'hui je suis un adulte. »

Il y a des pédérastes, 18 ans, 28, 45, 65 qui sont des oppresseurs. Il y a des gens qui aiment des gosses pour ce qu'ils sont et qui sont appelés pédérastes, parce qu'ils savent ce que les gosses sont. Ceux-là sont autant réprimés que peut l'être l'être le plus réprimé qui soit.

On finit par s'habituer, mais un jour on en a gros sur la patate et on écrit une page ou deux (de cahier d'écolier).

Ça ne soulage pas, mais ça fait chier.

Alors à bientôt.

Comment estoient reiglez les Antinormélites à leur manière de vivre

Toute leur vie étoit employée non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lit quand bon leur semblait, beuvoient, mangeoient, baisoient, masturboient iceux, tripoient, dorment quand le désir leur venoit ; nul ne les esveilleoit, nul ne les parforceoit ny à boyre, ny à manger, ny à baiser, ny à faire chose aultre quelconques. Ainsi l'avoit estably Baysecul. En leur reigle n'estoit que ceste clause : **FAY CE QUE VOUDRAS.**

Iceux, quand par vile subjection et contrainte sont déprimez et asserviz détournent la noble affection, par laquelle à vertuz franchement tendoient à déposer en enfreindre ce joug de servitude : car nous entreprenons toujours choses défendues et convoitons ce qui nous est dénié.

Par ceste liberté entrèrent en louable émulation de faire tous ce que à un seul voyoient plaire. Si quelqu'un ou qu'elc'une disoit : « Baisons ilci » tous baisoient ; si disoit : « Jouons à tire la bragette », tous jouoient ; si disoit : « Allons à l'esbat ès champs », tous y alloient. Si s'estoit pour voller ou chasser, les travestoyes, montées sus belles hacquenées avecques leurs palefroy gourrier, sus le poing mignonement enguantelé portoient chascune ou un esparvier, ou un laneret, ou un esmerillon. Les jules à chatte grosse portoient les aultres oyseaulx.

STEPHANE,
Lycéen de Paris.

AU LIEU DE FAIRE ÇA...

ET ÇA...

ON POURRAIT...

UNE SEULE SOLUTION
LA REVOLUTION!



(SE MASTURBER)
LA DEUXIEME FOIS
CE SOIR, IL FAU-
DRA VOIR
UN
TOUBIS!



ET ÇA...

OUAIS! OUAIS-
OUAIS-OUAIS...



FAIRE ÇA...



UNE SEULE SOLUTION
LA MASTURBATION!

DEUX EJACULATIONS
SEULEMENT! IL
FAUDRA FAIRE LA
REVOLUTION!



A.G. du SXPOL,
organisée par l'Antinorm
Mercredi 12 Décembre
- 20h30 -
Fac. de Jussieu.
(entrée côté Pl. Jussieu)

- un camarade à l'entrée
vous indiquera l'amphe -

JEANNOU

Blanc bonnet
et
bonnet blanc
Qu'astu fait
Jeannou
de ton pantalon ?
Il te seyait bien
sur tes fesses menues.
Ton sexe de Bronze
coulé
sur ton ventre blanc.
Jeannou
Tu as perdu tes lunettes.
Le fard blafard de l'ignorance
est parti.
Le rouge de la Honte
n'est point monté
à tes pommettes.
Le jour où
la première fois
à mes lèvres goulues
tu as donné
ton oiseau.
Petit oiseau de la liberté
Si tendre et si dur à la fois.
Le vautour du remord
ne t'a pas rongé
le foie,
Mais la cantate du désir
t'a dit :
je suis le plaisir.

Eric Michel

pour soutenir le journal et l'aider à passer
mensuel, souscrivez financièrement à
l'Antinorm

(tout envoi par chèque ou mandat au nom de
Guy Maes avec mention " soutien à l'Antinorm "

« Le congrès de « LAISSEZ-LES VIVRE » a observé une minute de silence en l'honneur de ces enfants assassinés ». Il s'agissait, en l'occurrence, de trois fœtus contenus dans un bocal.
« Laissez-les vivre ? Il faut bien, puisque le ridicule ne tue plus »

(Extrait de « LUTTE OUVRIERE ».)

Pensées phantasmatiques : Phantasmes et politique sexuelle !

« Le Sexpol s'engage à la Création d'organisations spécifiques de politique sexuelle qui permettent aux masses de prendre conscience de leur misère sexuelle, qui contribuent, dans une certaine mesure, à son adoucissement, mais qui doivent avant tout révolutionner les masses à partir de ce sujet jusqu'ici négligé par le mouvement ouvrier. »

Kart TESCHITZ.
Extrait de la discussion
internationale
à propos du Sexpol.

La question de la pratique de la politique sexuelle directement soumise par la création du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire d'avril 1971 et par son passage naturel d'avril 73 au principe d'un regroupement de tous les opprimés sexuels (femmes luttant pour l'avortement et la contraception, contre la phalocratie et la société patriarcale ; jeunes réagissant contre la misère sexuelle, enfants éduqués, homosexuels s'insurgeant contre les tabous et la répression), est posée de plus en plus actuellement par la transformation de l'attitude des directions révolutionnaires envers les masses (partir des besoins, au lieu de faire de la haute politique).

Nous ne nous étendons pourtant pas sur l'utilité de la politique sexuelle (qui est évidente par notre désir de créer un Sexpol aujourd'hui pour maintenant). L'enthousiasme de ces derniers mois, c'est beau, mais il y a aussi la réalité qui se trouve en nous : tous nos problèmes, nos guerres intérieures, nos conflits latents avec ses abcès angoissants qui font que — quoi que nous fassions — nous serons toujours des petits rigolos, des chimères de vie errante, des stéréotypes inventés avant la création du monde. Il faut croire à la Révolution, non pas parce que sans l'espoir d'en faire une il n'y a rien — pas même le néant car le néant, ceci dit, est un phantasme et n'existe pas dans la réalité.

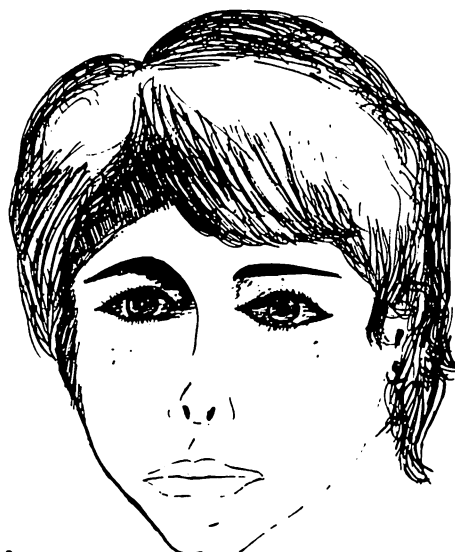
Nous sommes donc livrés aux phantasmes avec juste comme lumière — très faible — la luminosité d'une certaine idée de la Révolution. Toutes nos pensées phantasmatiques se raccordent et se prolongent. A travers elles nous connaissons les tourments de notre soi-disant MOI et nous pouvons juger alors quelle décision nous prendrons, quel style de vie nous tiendrons et quelles espérances nous pourrions assumer.

S'amuser, c'est-à-dire extirper le refoulement que représentent les névroses ; ce n'est pas rejeter des pensées phantasmatiques. C'est quoi les phantasmes ?

Les phantasmes sont les images intérieures que le sujet substitue à la réalité. Toute pensée est phantasmatique, en ce sens qu'on garde « l'image » de quelque chose, de quelqu'un ; image souvent différente de la réalité : toute mémorisation comporte en effet une part affective de compensation. Mais il y a une grande différence entre une pensée et un comportement phantasmatique : vivre avec ses phantasmes, c'est vivre dans un monde irréel. La plupart des conduites névrotiques sont phantasmatiques.

Ainsi, les rêves laissent apparaître les phantasmes intérieurs refoulés et réprimés durant le jour ; d'une façon générale, si le discernement n'est pas établi entre la pensée et l'acte (la conduite déliée de la réalité) les phantasmes constituent un obstacle entre le sujet et le contexte social : en ce sens une thérapie (la masturbation) doit viser à les mettre en évidence pour les soumettre à la critique.

Comme nous l'avons vu, par le phénomène du rêve, le refoulement des pensées phantasmatiques est une conduite névrotique. Il est connu que pour atteindre un orgasme plus intense, la découverte ou l'entretien d'une pensée phantasmatique (imaginer de violer, d'être violé, d'être ligoté sur un lit ou de mettre un autre visage à son partenaire, etc.) est nécessaire et doit être développé.



**ASSUMERA-T-IL
LE FANTASME DU PEDERASTE ?
LES PROVOQUERA-T-IL ?**

Véritablement, la sexualité d'un individu est le tissage des pensées phantasmatiques de celui-ci. Le développement des pensées phantasmatiques, au contraire, est une arme contre la routine sexuelle, l'impuissance et la frigidité. Dans ce cas, il n'y a aucune raison de rejeter une pensée phantasmatique, au contraire.

L'exemple des parents mettant en garde le jeune adolescent contre les pédérastes attardés, les yeux brillants, est classique : soit l'enfant, ayant créé le phantasme du pédéraste dans son imagination, cherchera à l'assumer et à faire connaissance d'un pédéraste dès que l'occasion apparaît, soit il refoule son phantasme du pédéraste provoqué par ses parents et ajoute en lui la névrose du pédéraste.

On peut connaître les symptômes d'une névrose qui peut être bénigne ou très prononcée : il s'agit soit d'une névrose exprimée directement (névrose, angoisse), soit de conduite, cherchant à se défendre contre l'angoisse. Ainsi se manifesteront phobies, manifestations hystériques (phénomènes de la folle) d'où l'expression « faire sa folle » — ce qui n'est pas exclusivement homosexuels.

Avec les manifestations hystériques on a également « les obsessions procédées » pour transformer, focaliser ou déplacer l'angoisse. Les troubles élémentaires sont une tendance à l'agressivité, l'insatisfaction chronique, la peur de sa propre violence, peur de son désir, l'impuissance, la frigidité, une masturbation rendue machinale, une

abstinence systématique et les auto-justifications.

C'est pas « GAY » ?

Et puis je comprends : nous comprenons de moins en moins. Et puis vouloir comprendre est en fait névrotique, résultant du phantasme bien connu du fort en thème, celui qui a des grosses lunettes, joufflu et balancé dans un pantalon et une veste de gros velours. Aller de l'avant, aller en arrière, tout cela est phantasmatique, tout cela est fuite, fuite en avant, fuite en arrière !

Décidément, nous sommes venus au monde pour faire le monde. Jamais plus nous reviendrons, nous attendrons que tout se passe. Non, c'est une erreur, il faut fuir, parce que fuir c'est chercher. Fuyons donc consciencieusement. Lorsque nous aurons trouvé, s'il y a quelque chose à trouver, ne serait-ce simplement de trouver qu'il n'y a rien à trouver, nous nous arrêterons de fuir et nous jouirons ensemble, dans un orgasme qui n'ira pas de l'avant ou de l'arrière mais un orgasme qui ne s'arrêtera pas d'exister.

Le Sexpol ne sera plus un mouvement de devant ou de derrière, ce sera un orgasme, rien que cela. Rien que tout ce qu'il y a sera plus que la politique du ul, du quiqui de plus collectif. La politique sexuelle ne et des poupous.

Bernard DELOBELLE.

Goldie

— La nuit opaque, noire, qui pouasse, s'étire, s'écoule, se tord en lambeaux de ténèbres
— Goldie, le travesti, transperce cette nuit de fantômes et de pauvres chimères...

— Dans sa marche au bout de la nuit, au bout de l'infini, son pas résonne sur les dalles gluantes de la vie.

— L'ennui suinte de partout dans ces ténèbres... mais soudain, les mille soleils des sens éclairent sa marche

— Sa pensée s'évapore pour se fondre en d'innies jouissances

— Il est sexe, homme et femme à la fois... Oh ! Goldie, déchire la nuit, boit aux sources du plaisir sans cesse renouvelé

— Tes paillettes sont les multiples reflets de tes visions, les projections de ton égar, les traces de ton maquillage ; autant de gouffres et d'énigmes insondables

— Satins, strass, paillettes... ne vite que dans ces éléments, Goldie... le monde des Hétéros n'est que grisaille et stupide farce

— Et jouis, Goldie ! Oh jouis ! Et déchire la nuit de tes ongles laqués et de ta bouche vermeille
Lydie.

A travers la Presse

■ (Combat, 1-10-73). U.R.S.S. — L'académicien chef de file des dissidents soviétiques, André Sakharov, figure parmi les signataires d'un manifeste international publié à Londres réclamant une plus grande liberté sexuelle. Le manifeste condamne « les attitudes intolérantes engendrées par les religions classiques et les cultures puritaines » qui répriment exagérément les conduites sexuelles.



■ (Le Monde, 24-10-73). — Le sort des homosexuels en Grande-Bretagne.

Sur l'initiative de l'union nationale des étudiants britanniques, un colloque destiné à promouvoir les droits des homosexuels et à protester contre les « discriminations » dont ils sont les victimes a eu lieu à Bristol. Depuis six mois l'union des étudiants a apporté son soutien aux activités des associations de défense des homosexuels qui ont été créées dans les universités. (A.F.P.)

La sexualité n'est pas politique

Donc, il paraît que la sexualité n'est pas politique et que la libération sexuelle n'est pas révolutionnaire. C'est l'avis unanime de tous les bien-pensants, ceux de l'extrême-droite comme ceux de la gauche dite révolutionnaire. Ces derniers prétendent par ailleurs — et non sans raison — que tout, absolument tout est politique. Faut-il en conclure qu'ils se contredisent ? Non, certes. Les gauchistes purs et durs de L.O., pour ne pas les nommer, ne sauraient se contredire ni se tromper. Ils sont, comme le Pape, infaillibles. Quant à l'imagination au pouvoir et à la Révolution permanente, j'imagine que les anciens de mai 68 en parlent comme d'une espèce d'acné juvénile qui leur est fort heureusement passée. Donc pas de contradiction et nous énonçons le théorème de la façon suivante : « tout, absolument tout est politique, hormis la sexualité ».

Si un Druon (excusez le gros mot) fout dans le même sac théâtre politique et théâtre érotique, ce ne peut être qu'un hasard. Si l'ineffable Royer a choisi d'appuyer sa montée vers le trône sur une guerre entières, c'est une coïncidence. Des affaires comme les affaires Russier, Mercier ou Carpentier relèvent-elles de la Révolution Sexuelle ou de la Révolution tout court ? Messieurs et Mesdames de L.O. se voilent la face, se bouchent les oreilles et flanquent une tarte à leur rejeton : « Ne réponds pas à ton père. »

Voici un témoignage qui en vaut un autre : le mien. Non seulement je suis convaincu de la nécessité absolue pour la Révolution de passer par la Révolution Sexuelle, mais c'est une idée que j'ai découverte seul, des années avant l'apparition du F.H.A.R. ou de SEXPOL. Ayant reconnue comme telle mon homosexualité, ayant jugé qu'elle était légitime et naturelle, j'en ai logiquement déduit que la morale bourgeoise, qui la réprimait, était une chose illégitime et artificielle. De là à remettre en question tout l'ordre bourgeois, il n'y avait qu'un pas facile à franchir. Je le franchis. C'est donc à l'homosexualité que je dois, bourgeois de naissance, d'avoir déserté et d'être passé dans l'autre camp. Et comme, mes rencontres l'ont prouvé, je ne suis pas le seul dans ce cas, j'aimerais bien savoir comment les puritains de L.O. (et tutti quanti) vont me faire entrer dans leurs moules chéris ? Peut-être avec des électro-chocs ? Une police — pardon ! une « milice révolutionnaire » — bien organisée ? Des camps de rééducation made in Cuba ?

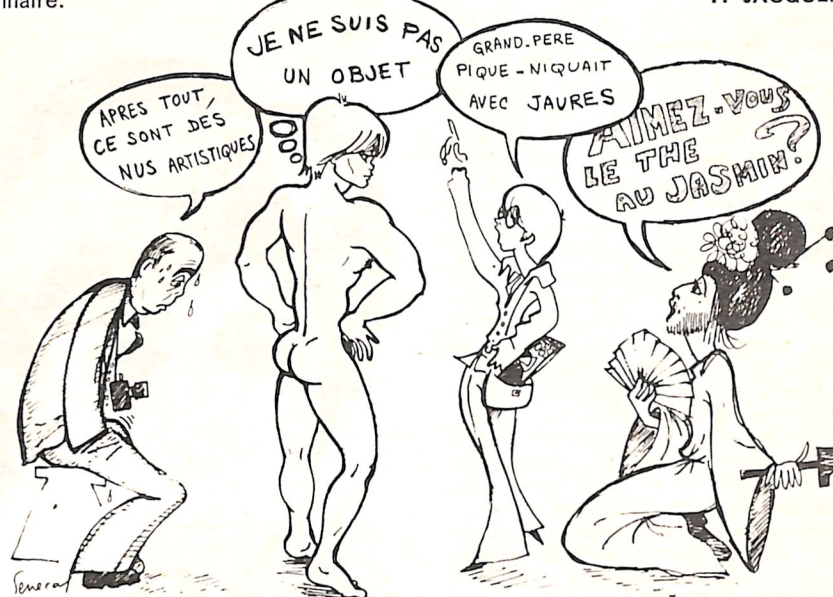
Un être dont la sexualité brusquement s'épanouit, éclate, s'affirme et rayonne est un être absolument, définitivement libre et irrécupérable pour tout système, quel qu'il soit. C'est beaucoup plus qu'un révolutionnaire, c'est un « révolutionné ». Et l'on ne m'ôtera pas de l'esprit que cette révolution-là est la seule vraie, la seule définitive, la seule qui ne puisse pas se réenliser dans des systèmes répressifs comme l'ont fait toutes, je dis bien : toutes les révolutions connues à ce jour. Et c'est bien là ce qui blesse les gauchistes puritains : même à leur insu, c'est dans leur culture profondément bourgeoise et judéo-chrétienne que résident les motifs de leur haine à l'égard de la Révolution Sexuelle. A leur insu, je veux bien le croire, le processus qui se déroule en eux est le même que pour un Druon (excusez le gros mot) : ils se sentent trop fortement contestés, remis en question, ils ont peur. D'où je déduis :

1. Que leur attitude à notre égard est une attitude réactionnaire.
2. Que la Révolution Sexuelle est la forme la plus haute et, comme je le disais, la

plus invincible de la Révolution, au point même que je les identifierais volontiers sous le terme unique de Révolution, toute Révolution non sexuelle m'apparaissant comme une Réforme et non comme une Révolution. C'est l'individu qu'il faut changer, afin qu'à son tour il change le monde. Le contraire n'est qu'une utopie qui consiste à mettre la charrue avant les bœufs, à imposer des régimes socialistes ou révolutionnaires à des esprits qui n'y sont pas encore prêts et n'en veulent pas encore, d'où le nécessaire recours à la force, or le recours à la force est une position fasciste, en aucun cas révolutionnaire.

priviliés. Les témoignages qui nous parviennent d'un côté, les attaques dont nous sommes victimes par ailleurs, nous confirment que nous faisons mouche. La ville de Paris a voulu faire interdire notre affichage sur les colonnes. Des policiers zélés nous traînent devant les tribunaux pour distribution illicite de prospectus, espérant sans doute récupérer ainsi dans l'amende que nous verserons une partie des subventions allouées à Ariane Mouchkine. Décidément L.O. a raison : la sexualité, ce n'est pas politique.

Y. JACQUEMARD.



Telles sont les idées que, depuis 1965, Jean-Michel Sénécal et moi essayons de faire passer dans les pièces que nous écrivons. Depuis « ANGEL », nous nous sommes même directement attaqués aux homosexuels, récidivant avec « CALL BOY » et « MODEL BOY ». Ce n'est pas pour les homosexuels du F.H.A.R. que nous écrivons en priorité ; mais précisément pour tous les autres, ceux qui ne vont pas au F.H.A.R., les petits employés, les arcadiens encadrés, tous les homosexuels honteux, mariés, clandestins, ceux que nous voyons, à 18 h 30 et à 20 h 30, chaque jour, raser les murs du théâtre des Capucines pour venir, dans un soufuffle, demander à la caisse leur billet d'entrée, puis se glisser furtivement dans la salle, trop éclairée à leur gré. Cela fait mal au ventre et si nous sommes parfois très durs dans l'image que nous leur tendons d'eux-mêmes, c'est dans l'espoir d'amener enfin une réaction de leur part, de les voir sortir de leurs ghettos, redresser le front, sourire à la vie, remplacer la honte et le mensonge par la pleine lumière du grand jour. Les inquiéter, pour qu'à leur tour ils inquiètent.

Peu nous importe, dès lors, la forme que revêt notre théâtre. Qu'il flirte avec l'avant-garde comme dans « CALL BOY », ou qu'il soit résolument boulevardier comme « MODEL BOY » n'est pas notre problème. Nous laissons volontiers aux pseudo-gauchistes subventionnés le privilège de « faire éclater les formes » pour parler comme M. Guy Dumur, du *Nouvel Observateur* (journal révolutionnaire, comme chacun sait). Même, à tout prendre, la forme boulevardière nous paraît la plus apte à atteindre notre but, puisqu'elle est la plus familière au public actuel, puisque une savante politique l'a imposée comme le véritable théâtre populaire, l'autre ne pouvant atteindre, et c'est vrai, que quelques étudiants, quelques intellectuels, quelques esthètes, c'est-à-dire des

Call Boy

Call Girl, Call Boy. Une profession vieille comme le monde, elle est surtout pratiquée aux U.S.A. La pièce a un seul personnage sur la scène et dix interlocuteurs téléphoniques, qui représentent toute la faune des hommes de désir. C'est la pièce déshumanisée de celui qui met ses penchants sexuels naturels au service de l'argent, qu'il aime tellement qu'il exerce une autre profession très différente par sa virilité phallocratique supposée et sa brutalité reconnue : celle de C.R.S.

L'intrigue est bien menée, riche en rebondissement, l'interprétation est bonne, mais l'objet de la pièce n'intéresse que l'espace d'une soirée, en raison de son thème trop particulier, qui le limite. Mais nous passons une soirée agréable, sans trop réfléchir, et c'est le principal, outre que quelques tabous sexuels, quelques attitudes névrosées ont été dénoncées et un travail de clarification effectué.

Model Boy

« Model Boy » a déjà été traité dans le numéro précédent, nous remarquons un nouvel acteur dans le rôle de Model Boy, qui ne fait pas oublier Thierry, même si son corps est d'une beauté plus fragile.

Engel

Fait penser à une œuvre de Giraudoux par sa poésie. La pièce plane dans les hauteurs de l'absolu des fantasmes du désir. Un garçon depuis 7 ans est transformé en objet vivant proposé à l'amour-adoration de son apparence physique, du naturel de ses attitudes. Il ne doit pas parler, sous prétexte de médiocrité au niveau de l'expression et de la pensée, ce qui détruirait l'illusion presque métaphysique de perfection réalisée. Les années ont passé et son maître se pose des questions sur la réalité et la vérité de cette liaison, et il se torture et il torture son jeune ami. Mais un contrôleur d'âmes survient, il veut délivrer Engel, lui faire assumer ses possibilités de liberté. Engel, toujours sans parler, reproduit les attitudes de son propriétaire et joue de l'orgue à la grande surprise de ce dernier. Le fonctionnaire des âmes le tente, lui donne un revolver, mais Engel le tue au dernier moment et accepte de parler pour la première fois depuis sept ans, et c'est sur un mot d'affection complice, signe des nouveaux rapports plus aisés et mieux partagés, que se conclut la pièce : VIENS.

Eric MICHEL.

Jean-Louis BORY :

« LES AMITIES PARTICULIERES »

« J'aurai voulu dire que l'homosexualité n'est pas une malédiction »

« — Comment et dans quelles circonstances vous a-t-on demandé de participer aux débats ?

« — Les organisateurs de l'émission, Armand Jammot, Alain Gérôme et Guy Darbois, m'ont demandé à la fin d'une émission en juillet (Les Misérables) de participer à une émission consacrée au problème de l'homosexualité, avec comme film véhicule « Les amitiés particulières ». Je rends hommage aux organisateurs de l'émission qui, à chaque invitation, vous laissent parfaitement libre, ne vous soumettent à aucune pression et de vous demandent jamais de changer quoi que ce soit. C'est à ces conditions que j'ai participé à leurs émissions en général, et à celle-ci en particulier. Il était prévu que cette émission aurait lieu fin septembre, début octobre. Je leur ai dit qu'un débat sur ce sujet me paraissait terriblement menacé dans son principe, car je m'étonnais que la V^e République, qui sur le plan des mœurs pratique une morale savamment hypocrite, accepte un débat sur ce sujet. Ils m'ont dit qu'ils avaient reçu tous les feux verts, et que par conséquent il n'y avait pas du tout d'inquiétude à se faire, le débat aurait bien lieu. J'étais resté sceptique, et, lorsqu'ils m'ont téléphoné vendredi soir pour me faire connaître l'interdiction, cela ne m'a pas étonné du tout. Je dois dire que l'émission a été interdite parce qu'on s'est rendu compte que c'était une émission — et c'était mon intention la plus ferme — qui risquait de poser beaucoup de questions et d'obliger les spectateurs à s'en poser également.

« Il est bien évident que si parmi les invités à ce débat il y avait eu le pasteur de choc, le curé de service, les endocrinologistes, le directeur d'école et les mères de familles dans l'exercice de leurs fonctions, je crois que l'émission n'aurait pas été

interdite. Ce qu'ils ont craint, c'est la présence de R. Peyrefitte et la mienne montre que l'on pouvait être homosexuel sans être un monstre. Ils se sont terriblement méfiés de ce que Peyrefitte et moi-même pouvions dire. Il est évident que j'allais tout faire pour déculpabiliser les homosexuels et dramatiser l'homosexualité. « Non, vous n'êtes pas victimes d'une névrose ou d'une psychose (comme allaient dire les psychiatres) ; vous n'êtes pas tarés, vous n'êtes pas fous... » Vous avez simplement, concernant les rapports affectifs et sexuels avec l'autre, des idées qui ne sont pas celles de la majorité. Ni plus ni moins.

« J'avais aussi l'intention de dire que l'homosexualité n'est pas une malédiction, et qu'il suffisait de l'accepter soi-même, ou de la faire accepter par son entourage, ce qui est assez difficile dans la société actuelle ; mais que si on arrivait à cela, en refusant le mensonge, le secret, et, surtout la honte, si on arrivait à l'affirmer comme une sexualité comme les autres, quoique différente, l'homosexuel pouvait non seulement connaître le plaisir, mais aussi le bonheur. Je voulais aussi poser la question, glisser vers le problème politique que pose l'homosexualité, c'est-à-dire que c'est un problème de minorité, et que dans notre société actuelle l'homosexualité est tolérée lorsqu'elle est le fait de gens appartenant à la classe dominante : les artistes, les écrivains, les intellectuels... Comme quelque chose qui ne dérangerait rien ni personne. Cette homosexualité, tolérable lorsqu'elle met en jeu la classe dominante, est traquée comme un vice lorsqu'elle est le fait d'individus n'appartenant pas à cette classe : combien il est plus difficile pour un ouvrier d'accepter son homosexualité et la faire

accepter, que pour un couturier, un comédien, un cinéaste, etc.

« Les questions soulevées par ce problème le rendaient terriblement contestataire. On dut le sentir, et l'on évita ce genre de débat. Je voulais m'exprimer sans passion. J'avais à l'appui une importante documentation écrite, car j'ai reçu énormément de courrier, en prévision de cette émission, de gens qui m'écrivaient pour m'encourager et me dire « Allez-y », et notamment beaucoup de lettres de mères de famille dont les fils sont homosexuels, et qu'elles aident à être heureux malgré tout, parce qu'elles les aiment. Problème extrêmement vaste, ce sera pour la prochaine fois !

« — Qui devait participer à ce débat avec vous ?

« — Roger Peyrefitte, Paul Mirguet, ancien député, Romain Niederman, neuro-psychiatre, président de l'Association des médecins de santé mentale infantile (vous voyez un peu la couleur du débat !), John Lorraine, endocrinologue, et Pierre-Henry Klotz, chef de service d'endocrinologie à l'hôpital Beaujon.

« Quant ils ont vu Jean-Louis Bory, connaissant mes positions et le bouquin, ils ont dû penser que j'allais casser la baraque. En prévision des « Dossiers de l'Ecran », le journal « Elle » m'a invité à une table ronde, dont il a publié de larges extraits dans son numéro de cette semaine. Si cette émission était passée à l'heure de pointe où les bambins finissent leur confiture, ça aurait fait du vacarme ! L'interdiction vient de l'Elysée. Les producteurs m'ont appelé vendredi soir, ils étaient consternés. Quant à Arthur Conte, il était totalement court-circuité, comme toujours, d'ailleurs... »

(« Libération » du 4-10-1973.)



Voir « Cela s'apprend » (Marguerite Duras)

UN CINEMA POLITIQUE : « L'Attentat » - « R.A.S. »

Boisset, l'auteur de ces films, a été pendant deux ans l'assistant de Melville, qui vient malheureusement de disparaître. Récemment, dans une déclaration publique, il énonçait les grands principes d'action qui inspirent et animent son travail de création :

« Je fais un cinéma populaire, politique, qui essaye de toucher un public non militant, voire non informé, qui se donne les moyens de faire des entrées (3 millions de personnes ont vu son avant-dernier film, « L'Attentat »)... Il faut parler au public du samedi soir avec le langage qui leur est habituel, quitte à leur dire autre chose, des éléments bien précis, un jugement et des informations à caractère politique qui permettent au spectateur non de résoudre des questions, mais de les poser. »

En effet, c'est à partir de la perception consciente de la réalité sociale et de ses imbrications politiques dans lesquelles il baigne que va s'élaborer collectivement chez le spectateur le contre-poison de l'idéologie dominante capitaliste. Pour ce faire, il s'est heurté à de nombreuses difficultés inhérentes au régime et à son système de production dépendant étroitement du profit et du conformisme bête à satisfaire. Par trois fois, il a dû interrompre l'ouvrage de « R.A.S. », qui a duré deux ans. Jacques Duhamel, alors ministre des Affaires Culturelles, a déclaré, dans un refus provisoire qu'il aurait voulu définitif de l'avance naturelle sur recettes : « Quand on fait un film destiné à saper les fondements de la Nouvelle Société, il ne faut pas s'attendre à un financement du gouvernement. » (Même s'il est institutionnellement dû et prévu.)

Nous ne sommes pas loin aujourd'hui, avec Druon, de l'attitude de Goering : « Quand j'entends parler de culture, je sors mon revolver. » Dans cette perspective, il faut constater que si 2 500 films, entre 1954 et 1973, ont été projetés sur les écrans français, DEUX seulement sont consacrés exclusivement au problème algérien. De plus, leur diffusion a été soigneusement entravée par la date de présentation, par le choix, le nombre de salles qui le projetaient et aussi par l'attitude esthétisante des critiques bourgeois. Il s'agit d'un montage d'Yves Courrière et Philippe Monnier : « La guerre d'Algérie », et René Vauthier : « Avoir vingt ans dans les Aurès ». Ce phénomène irréaliste n'a rien d'étonnant. Il ne faut pas oublier la remarque de Marx, selon laquelle « les idées dominantes d'une époque sont les idées de la classe dominante », et aussi, sans doute, parce que personne n'a intérêt à parler de cette période, ni les partis de la gauche révisionniste (le vote des pouvoirs spéciaux, le rôle de Guy Mollet et des communistes qui les ratifient), ni le pouvoir qui est issu de cette période. C'est pourquoi, envers et contre tout, il est nécessaire d'aimer et d'aller voir l'œuvre véridique et transgressive de Boisset.

Dans « L'ATTENTAT », le principal sujet n'est pas le drame même de l'affaire Ben Barka, les détails tragiques de son enlèvement, l'O.A.S., son meurtre, bref, la cascade ininterrompue des péripéties pittoresques et étourdissantes d'un Thriller, d'un film d'action, bien conçu, avec pour contraste profond une dérisoire lueur : l'honnêteté personnelle d'un individu isolé, le commissaire, interprété par Perrier, qui ne fait que mieux ressortir son impuissance intrinsèque (voir par exemple Allende), et par conséquent la duplicité finale de l'honnêteté au service de la crapulerie spécifique, étatique du capitalisme — mais c'est l'unité d'action criminelle, la collusion inique des Etats au niveau le plus haut, contre les leaders révolutionnaires, en attendant de se retourner contre leur troupes décapitées (comme au Maroc) et l'absence totale de scrupules dans les moyens utilisés contre la Gauche par les chefs de ces groupes armés au service du Capital bourgeois (comme le Chili vient de le démontrer). Ainsi nous voyons un membre du gouvernement, sur un rapport confidentiel étranger, donner l'ordre du rapt, puis le nier hypocritement dans la conférence de presse finale. Plus que jamais, les écrits de Lénine (« L'Etat et la Révolution ») sont d'actualité : « L'Etat bourgeois ne peut céder la place à l'Etat prolétarien par voie d'extinction, mais seulement, en règle générale, par une Révolution violente (...) » La nécessité d'inculquer systématiquement aux masses cette idée est à la base de toute la doctrine de Marx et d'Engels.

Dans « R.A.S. », l'obéissance ou discipline, « Force Principale des Armées », comme l'enseignent les militaires de carrière, voit poser son problème dans le cadre d'une lutte nationale de libération d'un peuple — colonisé par les propriétaires français et leurs complices européens, les Espagnols —, le peuple algérien.

R.A.S... Il n'y a jamais rien à signaler sur le rapport, rien d'autre que les accrochages de patrouilles, mais ce sigle cache mal comment le constat de démission a été obtenu : les rébellions, les scandales, les meurtres, les viols, les tortures, les villages rasés sont étouffés par ces trois lettres : R.A.S.

Il a d'abord fallu qu'un beau matin : beau et triomphant pour les colonialistes, pâle et froid pour leurs sujets, les appelés de la Métropole ; il a donc fallu

qu'à l'aube plusieurs centaines d'hommes soient rassemblés, presque clandestinement, dans une gare écartée, gardés plus que protégés par des gendarmes et des C.R.S., et qu'ils manifestent par un désordre spontané, des mouvements de foule houleux, réticents d'abord, puis menaçants, leur réprobation à cette situation, à cette politique.

TROIS GARS, qui ne se connaissent pas encore, se font signaler par leur participation énergique et pleine d'initiative à ce début de sédition. C'est le moment des regrets, des réflexions, de la colère aussi, car ils ne sont pas encore fondus dans le troupeau soumis, dans cette future horde sauvage et sans pitié que l'on enverra porter la violence extérieure au nom de la mission civilisatrice de la France, Grande, Une et Eternelle. Cette entité métaphysique bourgeoise et nationaliste, qui n'a pas encore digéré l'exemple contestataire, salvateur du général de Gaulle refusant de servir le gouvernement de Vichy et qui, si elle l'a accepté finalement, grâce à la consécration du succès, au bout de plusieurs années de guerre mondiale, d'un général en rupture de hiérarchie, refuse à un simple soldat sans relations politiques d'avoir une conscience d'homme de cœur, d'humanisme révolutionnaire, avec son respect des libertés et des droits de chacun — même si celui-ci n'est pas de même race, de même évolution sociale, de même religion que lui.

LE SANG QUI TEINT LA TERRE EST TOUJOURS ROUGE... Pour tous, le cri d'un orphelin, la honte douloureuse d'une fille violée, les secousses de la Gégène chère à Massu et à Bigeard n'ont pas de patrie. Entre parenthèses, je déplore que dans le film l'acte de viol commis par un militaire, enfiévré de désirs par cette peau fraîche, exotique, toute brune, le soit par un seul homme. Où est la meute irresponsable des bons copains pour lui écarteler les jambes, lui tordre les bras, la plaquer au sol ? Violer une fille non consentante exige plus de brutalité, des coups, ou au moins le nombre. La démonstration perd de sa force. Quoi, un seul a osé ? C'est bien peu. Quant aux scènes de destruction de ce village montagnard, elles sont sèches et limpides comme le soleil aride sur les Metchas. Dans la géographie infernale du fascisme et du capitalisme, Ouradour-sur-Glane est tout proche de l'Aurès. Et le révolté qui d'une rafale de mitraillette déchiquetera son adjudant qui l'a transformé en Bête à Tuer, en Chien Loup — bête plus près du loup que du chien soumis, car il mord, il saute à la gorge de celui qui l'a si bien dressé pour « faire, disait-il, de réfractaires une unité d'élites », se tue peu après.

R.A.S. Il n'y aura pas de rapport, c'est l'armée du silence, la Grande Muette. Ils sont tombés à l'ennemi. Quel ennemi !

On retrouve les procédés utilisés pour la formation des marines. Il s'agit de faire craquer la personnalité du citoyen civilisé, intégré dans une réalité de paix civile, la faire éclater dans une série de crises de nerfs pour rebâtir un autre psychisme ajusté au but qu'on lui propose. On peut regretter que le metteur en scène nous ait évité ce spectacle. Pourtant, au début, tout y était : les brimades judiciaires et significatives, les gueulantes répétées qui abrutissent, les coups de pieds en vache qui font tomber d'épuisement ceux qui marchent en crabe, fusil porté à bout de bras, les interminables reptations au soleil dans le sable brûlant, les ordres contradictoires et insensés hurlés à l'oreille. Il manque ce stade final de dissolution, mais le cérémonial de restauration, de reconstruction, de reconditionnement pour en faire un combattant fier de ses souffrances passées, précis dans ses réflexes meurtriers, mais avant tout conscient et satisfait de sa supériorité de machine à tuer, parfaitement entraîné et entièrement adaptée, a été conservé. Tout ce qui a été subi devient la justification du succès terminal, de la victoire à tout prix. La fin injuste et inhumaine veut des moyens non moins injustes et inhumains pour « la pacification des justes ».

Petit à petit, on les relève. D'abord, c'est la nourriture, les vêtements neufs, l'apparition d'un commandant de parachutistes au visage marmoréen qui rayonne une puissance intelligente, serène et apparemment irrésistible : un nouveau César à adorer, qui les traite « en hommes ». Puis le bordel militaire, avec les horribles fausses consolations fardées, échappées de l'enfer d'un satyricon.

Ce personnage fasciste du commandant est froidement réaliste et justifie son action au nom des nécessités du combat. Il déclare en substance : « œil pour œil, dent pour dent », tuer pour ne pas être tué (l'inexorable loi du talion). Il reconnaît textuellement : « C'est vrai, la torture existe. Je n'aime pas ça, je ne suis pas un sanguinaire, mais c'est la seule possibilité. » Le caporal March lui rétorquera, devant le supplice, puis le meurtre d'un prisonnier arabe interrogé : « Et s'il avait avoué, alors à quoi bon ? C'est dégueulasse ! »

Il est rusé et courageux. C'est un professionnel, un cadre de l'armée de métier, qui a choisi la carrière des armes par goût, ce qui le rend d'autant plus dangereux, et aussi par fidélité à des structures économiques, culturelles, morales, dites nationalistes, aujourd'hui largement dépassées. Avec une



On dit que nous sommes partout. C'est vrai. On dit aussi que nous sommes souriants.



élégance virile pour les hommes qui sont des hommes

sorte d'élégance dans sa crânienne fanfaronnante, il n'hésite pas à faire tirer à la cible par Charpentier, le communiste, entre ses jambes écartées, pour mieux souligner le rapport de force, la distanciation entre lui et eux, bref son essence supérieure, différence qui l'apparente à la « race des seigneurs de la guerre » teutoniques. Il cherche à séduire ces soldats qu'il veut transformer en coqs de combat. Ces hommes sont comme hypnotisés par le jeu miroitant de ce panache, et ils n'arrivent plus à distinguer la réalité toute nue : qu'il suffirait d'une simple balle pour dégonfler définitivement la baudruche séduisante, mais aucun ne le tente. Pas d'actes anarchistes comme pendant la guerre d'Espagne avec l'exécution de Calvo Sotelo.

Mais tout s'explique par la vie en vase clos qu'ils ont menée, par cette ségrégation, cet isolement de la population autochtone, ce manque d'information. Maintenant, c'est l'entraînement progressif des petits accrochages sans gravités et pour finir la dernière épreuve, les faire tuer au nom d'une opération soit-disant humanitaire de récupération de villageois arabes, par la distribution de vivres au lieu de balles. Vous voyez combien ils sont utiles, combien ils sont bons, nos soldats.

Comme il se doit, tout se termine par des morts. Qui est responsable ? Les bons sentiments avortés et déçus, qui ne trouvent pas leur épanouissement naturel et sont soufflés par la logique de la lutte pour la vie, servent d'autant mieux à resserrer les liens des combattants qui ont cette fois une bonne conscience absolue. Que voulez-vous, ce sont des sauvages aveugles et stupides...

Un seul se refusait de remonter dans le petit train de surveillance et ira, isolé, vers un destin de mort et de solitude. Car cette honnête homme a tué. Il a vengé, par un geste réflexe si bien appris, son camarade Charpentier, le Communiste, qui vient de crever dans une manifestation impetive de pacifisme, pour avoir voulu interrompre l'affrontement inutile dans ce cas-là de fellagas et de la section française.

Notre conclusion rejoint celle de Boisset : « Ce que j'ai voulu dire dans le film, c'est que toute solution individuelle est toujours vouée à l'échec. » (Comme dans « Pas de fumée sans feu », étudié dans le précédent numéro de « L'antiforme ».)

Seulement, « R.A.S. » reste encore à tourner, mais avec un sens de l'épopée et de la fatalité plus aigu, plus révélateur, plus suggestif, un mélange de grandeur et d'ignominie pitoyable, un sens cruel du ridicule et de la démythification, comme en témoigne l'œuvre de Bunuel.

Mais c'est un début de désoculation de la vérité, d'information des masses, aussi nous saluons ce film courageux et sans prétention, réalisé avec des moyens modestes.

Camarade, méfie-toi, tu as vu comment d'un citoyen relativement libre et contestataire l'on faisait un serviteur du capitalisme. Les moyens diffèrent en temps de paix, mais le but reste le même : te conditionner, te programmer par la famille, les normes de la sexualité, l'école, l'embarcadement du service militaire, le conformisme orienté de la télévision, de la presse, les poncifs du cinéma faussement érotique, et le travail sans horizon d'espoir, pour faire de toi ce mouton, ce mort en sursis, ce cadavre ambulatoire, ce zombie au service de la civilisation et de la culture judéo-chrétienne.

LE COMBAT CONTINUE.

Eric MICHEL.

CHILI

Les travailleurs sans armes



Le peuple chilien avait retrouvé l'espoir avec la légalité en votant pour Allende (le 4 septembre 1970).

Le gouvernement Allende (Union populaire) fermait les yeux face à la pression de la classe bourgeoise, qui ne voulait pas se laisser vaincre par sa propre législation.

La bourgeoisie n'hésitait pas à employer tous les moyens possibles (blocus économique des U.S.A., marché noir, attentats, grèves des camionneurs, des commerçants, etc) pour enrayer l'U.P. qui avait déjà bien du mal à combler la carence économique du gouvernement Frei; qui laissait 8 % de chômeurs, 40 % des capacités productives inutilisées et une inflation incontrôlée. Les premières difficultés économiques étaient nettement apparues au début de l'année 1972 avec les arrêts du cuivre sur le marché mondial, diminution de la production agricole des propriétaires fonciers expropriés par l'U.P.

L'année 1973 fut une année favorable pour la bourgeoisie avec, au mois de mai, une grève des employés de la mine d'El-Teniente récupérée par la droite et l'extrême-droite, au mois de juillet nouvelle grève des camionneurs, août, grève des taxis suivi des transports en commun; 23 août, nouveau cabinet qui comprend quatre militaires.

Le peuple chilien, qui comprit la duperie

CHILE, CHILE, CHILE, SOLIDARIDAD !

du légalisme dont il était victime, fut désarmé face à la bourgeoisie, qui avait l'armée et l'aide de la C.I.A. contre l'U.P. qui faiblissait de jour en jour et qui fut détruite par le putsch militaire du 11 septembre.

Le peuple chilien a fait les frais de la politique des compromis, qui vise à concilier à tout prix sur le dos des travailleurs les revendications les plus élémentaires.

Allende croyait à l'évolution du capitalisme au socialisme par la voie pacifique (comme si la bourgeoisie allait se laisser dépouiller de ses privilèges sans réagir, alors qu'elle possède tout l'appareil répressif: police, justice, etc.), l'évolution fantasmagorique bourgeois est devenue régression et répression. Mais on peut penser heureusement aux regroupements clandestins des révolutionnaires pour une résistance longue et dure face à la junte militaire. Le réformisme de la gauche française nous prépare à la même erreur avec le programme commun; nous, révolutionnaires, devons nous préparer à éviter la leçon tragique du Chili en luttant sur tous les fronts; nous permettant ainsi de venir au socialisme révolutionnaire.

VIVA LA LUCHA MEL PUEBLO ARMADO!
J.-C. COLIN.



A la mémoire d'Adriana

Une de nos camarades du Front Unitaire Homosexuel Révolutionnaire Italien (FUORI) est morte. Comment ? Je l'ignore, nous l'ignorons tous. Une mort imprévue, anonyme et si discrète qu'en France, pendant six mois, nul ne l'a su alors que ce décès eut lieu à Paris... Je m'adresse particulièrement à celles qui connaissent cet anonymat répressif, celui qui pousse en douceur vers le désespoir et le néant.

Adriana est morte. « L'ANTINORM » reproduit ici son dernier article, paru le mois même de sa mort dans le journal du FUORI. Cet article est un message d'amour et de vie pour moi, pour vous, pour nous femmes homosexuelles.

Anne-Marie FAURET.

MON EXISTENCE EST REVOLUTION

Je veux vivre maintenant, vite, et non demain. Je veux détruire la « politique » la réalisation — renvoyée à un futur imprécis — de mes-tes exigences et de mes-tes besoins. Je veux finalement que mon être et mon agir ne soient pas un moyen, même pour la Révolution, mais une fin.

Je veux que ce soit, même imparfaitement, la réalisation immédiate d'une dimension et d'une réalité différente, non dans le respect d'un impératif catégorique abstrait, même marxiste, mais parce que vous, moi, nous ne pouvons plus vivre sans cette dimension alternative. Ici, dans cette société-prison, je n'y tiens plus, je survie avec peine. Alors, je romps une barrière, toutes les barrières, et je deviens, vis, pratique la Révolution. Pour le reste, que nous ont enseigné nos pères ?

A renoncer, au nom d'un principe de la réalité inéluctable et sans pitié, à ne pas jouer, à ne pas être, et cela en fonction d'une efficacité-normativité individuelle, qui est seulement une couverture imposant à chacun une finalisation exclusive de soi-même à la production, au profit, à la frustration.

On doit obéir, être éduqué, étudier.

On doit dire bonjour, manger de façon mesurée, être ordonné.

On ne doit pas courir, sauter, rire, crier, faire l'amour.

Mais pourquoi ?

« Ce n'est pas bien, désormais sois adulte. Il faut être équilibré, mûr efficace. »

Et nous sommes tous poussés en graine, supervisés, réduits à l'état d'objets. Nous nous réduisons nous-mêmes à l'état d'objets, et toute action d'aujourd'hui doit être justifiée en tant qu'instrument pour la réalisation d'un avenir hypothétique.

Non seulement je suis réduite à l'état de marchandise quand je travaille, au moment où je suis insérée dans le processus de production, mais tout acte, toute pensée de notre horrible vie quotidienne devient marchandise dans la mesure où nous sommes exclusivement finalisés en fonction du capital. Le sexe, le « temps libre », l'amour, la « culture » sont programmés et réalisés sur des rails longs et rigides qui ne font rien d'autre que renforcer notre assujettissement à une réalité qui n'est pas la nôtre.

Bien dit-on alors, on doit faire la Révolution. Le prolétariat (encore une fois, on délègue aux autres le soin de notre Libération) doit prendre conscience du fait qu'il est opprimé, prendre le pouvoir et — ce que disent les plus radicaux — détruire les classes sociales et (peut-être) le pouvoir.

Mais encore une fois, les « révolutionnaires », qui n'ont même pas commencé à détruire l'image du père qu'ils ont intériorisées, renvoient à demain la Révolution, renvoient à demain le moment où l'on pourra créer, être heureux, jouer sans se sentir en faute.

Aujourd'hui, il font de la politique, parlent, discutent, distribuent des tracts, font des journaux (« ... C'est fatigant, tu sais, difficile, je ne dors pas la nuit tellement j'ai à faire »), ils vont devant les usines, dans les écoles, les bars, sur les trottoirs, ils écrivent des articles pour établir des alliances, pour se donner des instruments



d'organisation, pour être présents, connus et tout cela pour créer les conditions de la « Révolution » qui est longue, difficile, douloureuse, qui exige des sacrifices, de la fermeté, bref des couilles au cul !

On constate que cette pratique « révolutionnaire » est l'unique possible pour les marxistes orthodoxes, les forts, les virils, ces tristes figures qui pensent que le levier des contradictions est l'usine, que le sujet révolutionnaire est la classe ouvrière, ou plutôt eux-mêmes au nom de la classe ouvrière.

Mais ce qui est extrêmement grave, c'est que nous aussi, nous répétons la même erreur sur un plan macroscopique.

Parce que réfuter les rôles masculins/féminins selon le schéma fonctionnel production/procréation, soumission/pouvoir, passivité/action, norme/anormalité, qu'est-ce que cela signifie sinon arracher entièrement depuis les racines le principe de nécessité/réalité au nom d'une alternative qui n'a de sens révolutionnaire que dans la mesure où elle est libération immédiate, maintenant, tout de suite, et non demain ?

Quand nous faisons nos réunions, quand certains d'entre nous font leur journal, quand l'unique action proposée consiste à distribuer des tracts aux autres, à diffuser, à diffuser des affiches pour faire connaître le journal (notre façade publique) ; quand leurs seuls discours sont :

« Tu sais, le manifeste, la gauche a réagi positivement. Nous devons nous organiser. C'est une question de pouvoir. »

Alors ? Je veux dire que nous répétons mécaniquement les modèles, les stéréotypes de la société patriarcale (capitaliste).

Nous avons tellement intériorisé l'exigence d'une projection dans le futur, l'exigence du réalisme de la productivité que nous enfermons encore une fois la vie, la Révolution dans ce qui est l'opposé même de la vie. Encore une fois nous évaluons la validité de notre action, de notre être selon des critères d'efficacité/transcendance, qui se traduisent et s'affirment en termes de pouvoir.

Ce sont les solutions finales qui comptent pour vous, chers homosexuels chauvinistes ; vous ne pouvez être et agir qu'en fonction de cela, et non dans cet instant, dans le présent qui seul détient suffisamment de force pour modifier réellement, totalement la vie (la société, les structures, pour se faire comprendre par les « marxistes ».)

Vous ne faites que réaliser la victoire habituelle du principe mâle, du pouvoir mâle, de la logique mâle comme transcendance opposée à l'être de la femme, édifié comme immanence du moment, qui vit et révalue le moment actuel et non le futur.

Donc moi, nous, femmes homosexuelles, nous en avons assez de tout cela. Je revendique la valeur, l'exigence éternelle du présent, de la dimension existentielle (et tant pis si je suis traitée de petite bourgeoise). Je veux vivre ce moment, et puis cet autre, car ce moment est exceptionnel.

Cet être différent, le mien, le vôtre est la seule action qui, non seulement n'est pas la vérification d'une idéologie, mais est, au contraire, la destruction de la nécessité idéologique. Cet instant est énergie, pensée, courage, folie, il est expansion de moi jusqu'à ce que je sois aussi libre que possible. Gardez vos réunions ennuyeuses, votre journal qui a une immense signification politique. Gardez vos exigences d'organisation, votre efficacité qui sert à compenser votre virilité qui n'est plus reconnue au niveau social, et à neutraliser vos angoisses pathologiques à l'égard d'un pouvoir que vous n'avez pas encore mais dont vous ressentez un besoin désespéré. Du reste, vous avez de bonnes chances d'avoir au moins une bride de ce pouvoir, puisque vous êtes suffisamment affligés de cette forme particulière d'aliénation qui vous permet de vous mettre sur les rangs pour l'obtenir.

Moi/nous, femmes homosexuelles, nous sommes conscientes, nous agissons dans le sens de nos désirs ; nous voulons, parce que c'est notre exigence, une coïncidence immédiate entre le, faire, le sentir et la valeur du faire.

Nous voulons délivrer notre être et notre agir du critère de la réussite, de la garantie de toute « culture », même marxiste.

Nous refusons, parce que nous sommes différentes maintenant, et non demain, la compétitivité productiviste, le rendement maximum, l'instrumentalisation.

Nous sommes la Révolution, la vie, moyen et fin en même temps. Nous n'avons pas besoin du futur pour commencer à être.

ADRIANA.

(FUORI, n° 8, mars 1973,
traduit de l'italien par
A.-M. FAURET.)